117 copies printed

# AVANTVRES

DE

# L'ABBÉ DE CHOISY

## HABILLÉ EN FEMME

QUATRE FRAGMENTS INÉDITS, A L'EXCEPTION DU DERNIER.
QUI A ÉTÉ PUBLIÉ SOUS LE TITRE :
« HISTOIRE DE LA COMTESSE DES BARRES »

PRÉCÉDÉS D'UN AVANT-PROPOS

PAR M. P. L.

---

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 25

1862

# AVANTVRES

DE

# L'ABBÉ DE CHOISY

## HABILLÉ EN FEMME

*Tiré à cent quinze exemplaires numérotés.*
*plus deux sur peau vélin.*

---

N° 8

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

# AVANTVRES

DE

# L'ABBÉ DE CHOISY

## HABILLÉ EN FEMME

QUATRE FRAGMENTS INÉDITS, A L'EXCEPTION DU DERNIER,
QUI A ÉTÉ PUBLIÉ SOUS LE TITRE :
« HISTOIRE DE LA COMTESSE DES BARRES. »

PRÉCÉDÉS D'UN AVANT-PROPOS

PAR M. P. L.

---

PARIS
CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 25
—
1862

# AVANT-PROPOS

La Bibliothèque de l'Arsenal possède un recueil manuscrit, fort curieux, souvent cité, mais encore en partie inédit : *Ouvrages de M. l'abbé de Choisy, qui n'ont pas été imprimés.* Ce recueil forme trois volumes in-4°, sous le n° 35 de la classe des Belles-lettres.

On lit en tête du premier volume cette note autographe du marquis d'Argenson : « Ces ouvrages de l'abbé de Choisy m'ont été remis après sa mort et sont tirés d'une quantité de papiers inutiles, qu'il avoit négligés. J'ay rangé en ordre ce qui m'a paru bon et passable. Mon dessein étoit

qu'ils ne sortissent point de mon cabinet. Mais parmy quelques personnes à qui je n'ay pû refuser d'en donner lecture, il y en a eu qui ont pris sur elles à mon insu de donner au public la plus grande partie de ces Mémoires dont cecy est donc l'original. L'abbé Dolivet, son amy, croyt que l'autheur avoit fini les Mémoires, pour l'histoire de Louis XIV, et qu'il brûla, un an avant que de mourir, ce qui en manque icy. Ces Mémoires sont au premier volume. »

Voici la nomenclature des fragments contenus dans les trois volumes, avec les annotations du marquis de Paulmy, qui était devenu propriétaire du manuscrit après la mort de son père, René-Louis Le Voyer, marquis d'Argenson.

Tome Ier. *Mémoires pour la vie du cardinal de Bouillon.* (Imprimés, forment le IXe livre des *Mémoires de Choisy.*)

— *Mémoires de M. de Cosnac, archevêque d'Aix.* (De même; forment le VIIe livre.)

— *Histoire de la princesse Aimonette.* (Non imprimée. Le fonds est peu de chose, le style charmant.)

— *Histoire turque.* (Elle est imprimée quelque

part sous d'autres noms. Au reste, c'est peu de chose, et elle finit mal.)

— *L'abbé de Saze.* (Non imprimé.)

— *Madame de Guercheville.* (De même.)

— *Mémoires sur M. Darquin, père de la reine de Pologne.* (Forment le VIII^e^ livre des Mémoires imprimés.)

— *Journal de l'Assemblée du Luxembourg.* (Non imprimé. Curieux.)

— *Recueils de bons mots.* (De même. Il y a quelque chose à en tirer.)

Tome II. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV.* (Depuis on l'a imprimé, ce présent manuscrit ayant été copié indiscrètement.)

— *Fragment d'une conversation touchant l'état de la Cour en décembre 1720.*

Tome III. *Cinq fragments de la vie de cet ecclésiastique habillé en femme.*

C'est ce dernier volume que M. Gay publie aujourd'hui *in extenso* et textuellement, quoiqu'un de ces fragments et le plus important (le second dans le manuscrit où l'ordre est interverti, et le quatrième dans la nouvelle édition), ait été déjà

offert aux amateurs sous ce titre bien connu en bibliographie : *Histoire de madame la comtesse des Barres.* (Anvers, van der Hey, 1735, in-12.)

La Bibliothèque de l'Arsenal possède, en outre, un autre recueil manuscrit, non moins curieux, formé par l'abbé de Choisy lui-même et intitulé : *Sottisier, ou recueil de chansons, poésies et autres pièces satyriques*, en quatre volumes in-4°, n° 83 de la classe des Belles-lettres. Cette note, dictée par M. de Paulmy à un de ses secrétaires, prouve qu'il avait lu et soigneusement étudié le *Sottisier* de l'abbé de Choisy : « Ce recueil, en quatre volumes, dit-il, contient des pièces imprimées et que j'ay ailleurs, mais il y en a qui ne sont nulle part, et en tout c'est un des meilleurs de ceux que j'ay. » Le premier volume est un pêle-mêle de toutes les époques; les trois suivants présentent un classement chronologique assez régulier depuis 1660 jusqu'en 1749, car l'abbé de Choisy, mort en 1724, avait eu un continuateur pour son *Sottisier*, probablement son ami le marquis d'Argenson, sinon un de ses laquais. Nous regrettons de ne pouvoir donner une analyse sommaire des pièces contenues dans ce précieux recueil, dont un choix sera peut-être un jour publié à un petit

nombre d'exemplaires, sans faire double emploi avec l'incomparable collection des chansons rassemblées par le comte de Maurepas.

Il y a dans le *Sottisier* de l'abbé de Choisy beaucoup de pièces écrites de sa main et peut-être composées par lui. Ce sont, en général, les plus libres et souvent aussi les plus spirituelles. On en jugera par le premier *lampon* qui ouvre le recueil :

Mailly va partout disant
De quoi Boufflers se plaint tant :
Sa femme a fait résistance
Plus que Namur et Mayence,
Lampon !

En parcourant à la hâte les quatre volumes, nous n'avons remarqué aucune pièce qui concernât personnellement notre abbé en fille ou en femme. Nous regrettons surtout qu'il ne nous ait pas conservé quelques chansons relatives à ses amours et à ses maîtresses sous le costume féminin ; celle qui figure dans ses Mémoires est un échantillon piquant de l'opinion qu'on avait généralement de ses mœurs, quoique rien ne prouve

qu'il ait jamais réalisé cette honteuse prédiction :

Il aura bientôt des amants.

Ce fut en 1735 qu'un éditeur anonyme, probablement Lenglet-Dufresnoy, qui avait copié subrepticement tout ou partie du manuscrit original, en publia, à Anvers, un long fragment qu'il avait intitulé : *Histoire de Mme la comtesse des Barres*. Ce fragment reparut l'année suivante à Bruxelles, chez Foppens, qui, à l'exemple des Elzeviers, imprimait les ouvrages français auxquels on eût refusé un privilége du roi. Six ans plus tard, le même fragment, abrégé et très-purifié, reparut dans la *Vie de M. l'abbé de Choisy* (Lausanne et Genève, chez Marc-Michel Bousquet, 1742, in-8°), que les bibliographes ont attribué sans raison à l'abbé d'Olivet et qui serait plutôt une production anonyme du malicieux abbé Lenglet-Dufresnoy ; au reste, quel que soit l'auteur de cette œuvre tant soit peu scandaleuse, on est sûr de trouver un abbé caché là-dessous.

Le vrai texte de l'abbé de Choisy avait subi des épurations malheureuses dans l'*Histoire de ma-*

*dame la comtesse des Barres*; il avait été entièrement remanié dans la *Vie de M. l'abbé de Choisy*. On devait donc souhaiter qu'un éditeur consciencieux en donnât une édition fidèle et correcte. D'ailleurs, une partie des Mémoires, la plus singulière peut-être, était restée inédite, et certains détails scabreux avaient été supprimés dans la partie publiée. Cependant les Mémoires de cet *ecclésiastique habillé en femme* (c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même) méritaient d'être réimprimés intégralement, car il n'existe dans la langue française aucun ouvrage du même genre, quelle que soit la richesse de notre littérature en mémoires historiques et en autobiographies de toute espèce. Ce ne sont par malheur que des fragments, les débris, dit-on, des Mémoires particuliers que l'abbé de Choisy avait écrits sur sa vie : il aurait, obéissant à un tardif repentir et à des scrupules pieux plutôt que moraux, anéanti, dans ses dernières années, la plus grande partie de cette œuvre de scandale posthume.

« Vous m'ordonnez, Madame, d'écrire l'histoire de ma vie, » dit-il en commençant ces Mémoires incroyables qu'il aimait à raconter dans sa vieillesse et qui divertissaient les beaux esprits de la

Régence. C'est à la marquise de Lambert, auteur de divers traités philosophiques sur l'éducation et la morale; c'est à cette dame respectable et respectée, jeune et belle encore, qu'il osait dédier ce qu'il appelle *toutes ses petites enfances*. A l'âge de quatre-vingts ans, il n'avait pas appris ce que c'est que la pudeur, et cependant il rapportait à l'abbé Dangeau l'honneur de l'avoir converti. L'abbé Dangeau disait, en parlant de cette conversion facile et un peu fragile dont on lui faisait compliment : « Hélas ! à peine ai-je eu prouvé à « cet étourdi l'existence de Dieu, que je l'ai vu tout « prêt à croire au baptême des cloches. » M. Desnoiresterres, qui nous fournit cette jolie citation (*Revue française*, t. V), pense que l'abbé de Choisy avait écrit ses Mémoires galants à l'instigation de sa maîtresse, madame Bossuet, belle-sœur de l'illustre évêque de Meaux. Nous penserions plutôt qu'il rédigea, pour plaire à cette dame et pour trouver grâce en même temps devant Bossuet, les onze volumes in-4° de son *Histoire de l'Église*. (Paris, J. B. Coignard, 1703-1723.)

Ce qui nous reste de ces Mémoires est bien fait pour nous laisser des regrets sur ce qui nous manque; la forme en est agréable, spirituelle et

fine : c'est un excellent morceau de littérature légère. On y rencontre aussi des particularités intéressantes sur des personnages célèbres : madame de La Fayette, l'architecte Mansart, Philippe d'Orléans, frère du roi, etc. On y trouve des peintures de mœurs un peu vives, dignes d'être encadrées dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux : la vie de château en province y est surtout représentée avec des couleurs charmantes, qui ne seraient pas mieux nuancées dans les *Lettres de madame de Sévigné*. Mais ce qu'on ne trouve que là, c'est l'étrange personnalité de l'abbé de Choisy. La galanterie était, pour ainsi dire, la qualité distinctive des abbés à cette époque où nous voyons les abbés de Torche, Testu-Mauroy, de Maucroix et de Coulanges, tenir concile dans les ruelles et dans les recueils de poésies amoureuses, mais néanmoins on peut dire que l'abbé de Choisy était un type à part et incomparable.

M. de Sainte-Beuve, qui est sans contredit notre plus grand peintre de portraits, n'a pas négligé d'esquisser celui de l'abbé de Choisy et de le placer dans son admirable galerie des *Causeries du lundi* :

« L'abbé de Choisy, disait-il, le lundi gras, 3 mars

1851, aimait à se déguiser; dans son enfance et dans sa jeunesse, on l'avait accoutumé à s'habiller en fille : il en garda le goût, et l'on assure que, bien plus tard même et à l'âge où il rougissait le plus de cette manie efféminée, il s'enfermait encore pour se mettre en douairière, soupirant, hélas! de ne plus pouvoir s'étaler en marquise galante ou en bergère. Dans tous les états où il parut successivement, on le vit d'ailleurs porter le même esprit de légèreté, de grâce, d'étourderie spirituelle. Sa vie ressemble à une comédie des plus diverses et des moins vraisemblables, et l'on ne saurait dire avec lui où finit le déguisement. Abbé tonsuré dès l'enfance, mais surtout voué à la cornette et au chiffon, coquet comme une nonne de *Vert-Vert* et libertin comme un perroquet, tour à tour comtesse de Sancy dans la paroisse de Saint-Médard et comtesse des Barres en Berry, puis pénitent, mais toujours léger, une manière d'apôtre à Siam, converti et convertisseur sans tristesse, écrivain agréable et même délicat, finalement historien de l'Église et doyen de l'Académie française. Sa carrière, qui dura quatre-vingts ans, compose une mascarade complète, et, dans chacun de ses

rôles, il fut au naturel, au sérieux, avec sincérité, et à la fois avec un air d'amusement et de badinage. Jolie créature dans son enfance, vieillard très-agréable et très-goûté malgré les années, etc. »

M. de Sainte-Beuve eût sans doute ajouté quelques teintes plus sévères à ce croquis si délicieusement et si coquettement arrangé, s'il avait pu lire dans le manuscrit original les aventures de notre ecclésiastique habillé en femme, qui n'eut pas seulement la *faiblesse* d'aimer le costume, mais encore qui en fit usage sournoisement pour cacher des intrigues malséantes, des séductions coupables et peut-être de plus vilaines choses.

Nous n'avons pas l'intention d'annoter ces aventures, comme s'il s'agissait des intéressants *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, tirés aussi des mêmes manuscrits par ce libraire Camusat, et imprimés pour la première fois à Rouen, sous la rubrique d'Utrecht, en 1737. Cependant il nous paraît indispensable de donner, en passant, quelques éclaircissements sommaires sur les dates, les lieux et les personnages.

Il n'est pas sans intérêt de fixer d'abord autant que possible les dates des aventures de l'abbé

en femme. Né le 16 août 1644, il n'avait pas moins de 28 ans lorsqu'il demeurait dans sa petite maison du quartier Saint-Médard, puisqu'il fit lire alors au curé de sa paroisse une *petite histoire* qui avait paru dans le *Mercure galant*; or, ce ne fut qu'au mois de février 1672 que de Vizé commença la publication de ce recueil périodique. Le premier (1) et le second fragment seraient donc de 1672 ou 1673. Le troisième fragment annonce les histoires de la marquise de Banneville, de la petite Monfleury et du marquis de Corbon, que nous n'avons pas, et qui ont été certainement retranchées par l'auteur comme trop scandaleuses; ce fragment incomplet et presque insignifiant semble antérieur à l'aventure de la comtesse des Barres, bien que le voyage de Venise y soit déjà indiqué et que ce voyage ait eu lieu vers 1673 ou 1674. Quant au voyage de Bordeaux, où l'abbé avait eu une belle aventure en habit de fille (Voy. page 60 de notre édition), il dit bien que ce voyage *ne laissera pas de divertir*, mais il ne le raconte nulle part, et l'on est

(1) On a dû réunir dans ce chapitre le premier et le troisième fragment du manuscrit, lesquels doivent se suivre et ne forment qu'un seul récit.

forcé de croire que le récit dudit voyage à Bordeaux, lequel remonterait à l'année 1663 ou 1664, a été anéanti, ainsi que beaucoup d'autres chapitres de ces Mémoires. Enfin, le quatrième fragment, qui renferme toute l'aventure de la comtesse des Barres, est incontestablement de 1673 ou 1674, car l'abbé de Choisy, en rappelant sa rencontre à l'Opéra avec le Dauphin, estime que le petit prince *pouvait avoir douze ans* (Voy. ci-après page 64), or le Dauphin était né le 1er novembre 1661.

Les aventures galantes de l'abbé habillé en femme se passent donc à Bordeaux (et à Toulouse, suivant une note du manuscrit), à Paris, dans la paroisse de Saint-Médard ; et en Berri, au château de Crespon. Nous n'avons pas découvert dans quelle rue du quartier Saint-Marceau l'abbé de Choisy avait acheté une maison *au milieu de la bourgeoisie et du peuple*, afin de pouvoir s'habiller à sa fantaisie, sans qu'on trouvât à redire à son costume et à ses actions. On a prétendu que le nom du village et du château de Crespon, dans les environs de Bourges, était supposé. Nous ne voyons, en effet, dans les dictionnaires de géographie, qu'une localité du nom de Crépon, qui est

en Normandie, à trois lieues de Bayeux. Mais la manière dont l'abbé de Choisy parle de cette seigneurie de Crespon *appartenant à un trésorier de France nommé M. Gaillot* (1), ne permet pas de croire qu'il ait eu même l'idée d'en déguiser le véritable nom. Nous sommes sûrs, malgré l'inutilité de nos recherches, qu'on n'aurait pas de peine à constater l'existence de la terre seigneuriale de Crespon auprès de Bourges.

Tous les personnages que l'abbé de Choisy a mis en scène, sans songer à cacher leurs noms propres à l'aide d'initiales, sont réels, et peints d'après nature. La marquise d'Usson et la marquise de Menières (page 8), madame de Noailles (page 10), n'ont pas la notoriété historique de madame de La Fayette, de la marquise d'Uzès, fille du duc de Montansier et de la fameuse Julie d'Angennes, etc.; mais on peut les exhumer des généalogies de leurs familles. Le cardinal, qui voulait *que tout fût dans l'ordre* et qui ne désapprouva pas l'habillement féminin de l'abbé de

(1) Gaillot-Gaillard, sieur de Pouville, intendant des finances du Berry en 1658.— *Histoire de Berry et du diocèse de Bourges*, par Thaumas de la Thaumassière. Bourges, 1689, in-folio, p. 60.

Choisy (pages 33 et suivantes), serait Antoine Barberini, grand-aumônier de France, suivant M. Desnoiresterres; mais Barberini étant mort en 1671, et l'aventure où l'abbé de Choisy a fait figurer son cardinal étant de 1672 ou 1673, comme nous l'avons prouvé par la citation du *Mercure galant*, il faut reconnaître ici le cardinal de Bouillon (Emmanuel-Théodore de la Tour), qui, nommé grand-aumônier le 10 décembre 1671, conserva cette charge de la couronne jusqu'en 1700.

Enfin, la mère de l'abbé de Choisy, qui ne parle pas d'elle avec trop de respect, était de la maison de Hurault de l'Hospital et arrière-petite-fille du grand chancelier de ce nom. « Cette illustre mère, comparable aux Cornélies, qui parlait sa langue avec tant de grâce et de pureté, fit sucer à son fils l'éloquence avec le lait, et l'éleva entre les bras et dans le sein des Muses mêmes. » Ce sont les paroles de l'académicien qui répondit au discours de l'abbé de Choisy lors de sa réception à l'Académie française en 1685. Madame de Choisy était morte en 1666, à l'âge de 60 ou 62 ans.

Nous remarquons que les historiens du théâtre ont négligé jusqu'à présent de tirer parti des indications précieuses que nous fournissent les

aventures de l'abbé de Choisy, sur la petite Monfleury et sur la petite Mondory, sur le sieur de Rosan et sur mademoiselle Roselie. « J'étais né, dit-il (page 104), pour aimer des comédiennes. » La petite Mondory jouait le premier rôle dans le *Venceslas* de Rotrou, probablement au théâtre du Marais, où son père avait eu de si grands succès. Le sieur du Rosan et mademoiselle Roselie, sa fiancée, faisaient partie d'une de ces troupes de campagne qui parcouraient les provinces en donnant des représentations. Ces détails offrent donc un véritable intérêt pour l'histoire du théâtre français où ces noms de comédiens et de comédiennes ne sont pas encore recueillis.

N'oublions pas de recommander aux curieux, comme un de nos *desiderata*, le portrait de l'abbé en femme. « Je me fis peindre, dit notre abbé (p. 62), par Ferdinand, fameux peintre italien, qui fit de moy un portrait qu'on alloit voir. » Ce Ferdinand n'était pas un peintre italien, mais bien un Hollandais qui résidait en France depuis plus de trente ans, et qui avait la vogue comme portraitiste. On trouve, en tête de la *Tragi-comédie pastorale des amours d'Astrée et de Céladon*, par le sieur de Rayssiguier (Paris, Pierre David, 1632,

in-8°), un sonnet de l'auteur sur le portrait de mademoiselle de Ragny, peint par Ferdinand.

On voit, d'après ce simple et rapide essai, que les notes nous entraîneraient trop loin, si nous nous arrêtions à tous les passages de ces aventures où l'éditeur aurait matière à expliquer et à compléter le texte de son auteur; mais, si l'on retrouve jamais un manuscrit entier des Mémoires de l'abbé de Choisy, nous nous ferons un plaisir d'y joindre un commentaire et de les faire imprimer comme un des ouvrages les plus piquants et les plus indiscrets qui aient été écrits depuis les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

P. L.

---

# OVVRAGES

DE

# M. L'ABBÉ DE CHOISY

QVI N'ONT POINT ÉTÉ IMPRIMEZ

---

FRAGMENS

DES AVANTVRES DE CET ECCLÉSIASTIQVE

HABILLÉ EN FEMME

# AVERTISSEMENT.

*Ce volume, ainsy que les deux qui précèdent fait partie de plusieurs manuscrits qui furent remis lors de la mort de l'abbé de Choisy à un de ses parens qui les a mis en ordre et les a preserués de l'impression tout autant qu'il a pu; cependant n'en ayant pu refuser la lecture à quelques personnes qui y auoient le même droit que luy, on a vu paroistre dans le public les* Mémoires du règne de Louis XIV, *et une partie de ceux qui composent le présent volume, mais tout le premier volume et la moitié de celuy-cy ont échappé à ce larcin.*

# AVANTVRES

# DE L'ABBÉ DE CHOISY

## HABILLÉ EN FEMME

---

## PREMIER FRAGMENT.

Histoire de Mme de Sancy. — Auant propos.— Dissertation sur cette singularité. — Ce que c'étoit que Mlle Dupuis, M. de la Neuuille, et Mlle Charlotte. — Auantures du faux-bourg S. Marceau. — Queste. — Bal. — L'autheur devient amoureux de Charlotte, il l'habille en garçon. — Jalousies. — Mariage de Charlotte auec l'autheur, Charlotte se nomme M. de Maulny. — Vie délicieuse. — Ils sont aimez dans leur quartier. — Chanson.

Vous m'ordonnés, madame, d'ecrire l'histoire de ma vie, en verité vous n'y songés pas, vous n'y verrés assurement ni villes prises ni batailles gagnées. La politique n'y brillera pas plus

que la guerre. Bagatelles, petits plaisirs, enfantillages : ne vous attendés pas à autre chose, vn naturel assés heureux, des inclinations douces, rien de noir dans l'esprit, joye partout, envie de plaire, passions vives, deffauts dans vn homme, vertus du beau sexe, vous en serés honteuse en lisant, que feray-je donc en écrivant? J'auray beau chercher des excuses dans la mauvaise éducation, on ne m'excusera point; voila bien des discours inutiles : vous commandez : j'obéis. — Mais trouvés bon, madame, que je ne vous obeisse que par parties; j'ecriray quelque acte de ma comedie qui n'aura aucune liaison auec le reste; par exemple, il me prend enuie de vous conter les grandes et memorables auantures du faux-bourg Saint-Marceau.

C'est une etrange chose qu'une habitude d'enfance, il est impossible de s'en deffaire : ma mere presque en naissant m'a accoutumé aux habillemens des femmes, j'ay continué à m'en seruir dans ma jeunesse; j'ay joué la comedie cinq mois durant sur le théâtre d'une grande ville (1) comme une fille, tout le monde y étoit trompé, j'auois des amans a qui j'accordois des petites faueurs, fort reserué sur les grandes; on parloit de ma

(1) Bordeaux. Voir *Mém. de Choisy*, coll. Mich. et Pouj.

sagesse. Je jouissois du plus grand plaisir qu'on puisse goûter en cette vie; le jeu qui m'a toujours persecuté m'a guery de ces bagatelles pendant plusieurs années, mais toutes les fois que je me suis ruiné, et que j'ay voulu quitter le jeu, je suis retombé dans mes anciennes foiblesses et suis redeuenu femme. J'ay achepté dans ce dessein vne maison au fauxbourg Saint-Marceau, au milieu de la bourgeoisie et du peuple, afin de m'y pouuoir habiller à ma fantaisie parmy des gens qui ne trouveroient point à redire à tout ce que je ferois. J'ay commencé par me faire repercer les oreilles, les anciens trous s'étant rebouchés; j'ay mis des corsets brodez et des robes de chambre or et noir auec des paremens de satin blanc, auec vne ceinture busquée et vn gros nœud de rubans sur le derriere pour marquer la taille, vne grande queüe trainante, vne perruque fort poudrée, des pendans d'oreilles, des mouches, vn petit bonnet auec vne fontange. D'abord, j'auois seulement vne robe de chambre de drap noir fermée par deuant auec des boutonnieres noires qui alloient jusques en bas et vne queüe d'une demie aulne qu'un laquais me portoit, vne petite perruque peu poudrée, des boucles d'oreilles fort simples et deux grandes mouches de velours aux tempes. J'allay voir M. le

curé de Saint-Medard qui loua fort ma robe, et me dit que cela auoit bien meilleure grace que ces petits abbez auec leur juste au corps et leurs petits manteaux qui n'imprimoient point de respect; c'est à peu pres l'habit de plusieurs curés de Paris. J'allay ensuite voir les marguilliers, qui m'auoient loué vn banc vis-à-vis la chaire du predicateur et puis je fis toutes les visites de mon quartier, la marquise d'Ysson, la marquise de Menieres et toutes mes autres voisines, je ne me mis point d'autres habillemens pendant vn mois et ne manquay point d'aller tous les dimanches à la grande messe et au prône de M. le curé, ce qui luy fit grand plaisir. J'allois vne fois la semaine auec M. le vicaire ou M. Garnier que j'auois choisi pour mon confesseur, visiter les pauvres honteux et leur faire quelques charités; mais, au bout d'vn mois, je deffis trois ou quatre boutonnières du haut de ma robe, pour laisser entrevoir vn corps de moire d'argent que j'auois pardessous. Je mis des boucles d'oreilles de diamans, que j'auois acheptées il y auoit cinq ou six ans de M. Lambert jouaillier, ma perruque deuint vn peu plus longue et plus poudrée et taillée en sorte qu'elle laissoit voir tout à plein mes boucles d'oreilles, et je mis trois ou quatre petites mouches autour de la bouche ou sur le front. Je demeuray

encore vn mois sans m'ajuster dauantage afin que le monde s'y accoutumat insensiblement et crut m'avoir vu toujours de même, ce qui ne manqua pas d'arriuer. Quand je vis que mon dessein reussissoit, j'ouuris aussi cinq ou six boutonnières du bas de ma robe pour laisser voir vne robe de satin noir moucheté, dont la queüe n'étoit pas si longue que celle de ma robbe; j'auois encore pardessous vn jupon de damas blanc, qu'on ne voioit que quand on me portoit la queüe. Je ne mettois plus de haut de chausse, il me sembloit que cela ressembloit davantage à vne femme, et je ne craignois point d'avoir froid, nous étions en été. J'auois vne crauate de mousseline dont les glands venoient tomber sur vn grand nœud de ruban noir, qui étoit attaché au haut de mon corps de robe, ce qui n'empechoit pas qu'on ne me vit le haut des épaules, qui s'étoient conseruées assés blanches par le grand soin que j'en auois eu toute ma vie. Je me lauois tous les soirs le col et le haut de la gorge auec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui faisoit que la peau étoit douce et blanche; ainsi peu à peu j'accoutumay le monde à me voir ajusté. Je donnois à souper à madame d'Ysson et à cinq ou six de mes voisines, lorsque M. le curé me vint voir à sept heures du soir, nous le priames de souper

auec nous; il est bonhomme, il demeura. « Desormais, me dit madame d'Vsson, je vous appelleray madame. » Elle me tourna et retourna deuant M. le curé, en luy disant, « N'est-ce pas là vne belle dame? — Il est vray, dit-il, mais elle est en masque? — Non, monsieur, luy dis-je, non, à l'auenir, je ne m'habilleray plus autrement; je ne porte que des robes noires doublées de blanc ou des robes blanches doublées de noir, on ne me sauroit rien reprocher. Ces dames me conseillent, comme vous voiés, cet habillement et m'assurent qu'il ne me sied pas mal; d'ailleurs je vous diray que je soupay il y a deux jours chez madame la marquise de Noaille, M. son beau-frere y vint en visite et loüa fort mon habillement, et deuant luy toute la compagnie m'appelloit *Madame*. — Ah! dit M. le curé, je me rends à vne pareille autorité, et j'auoue, madame, que vous etes fort bien. » On vint auertir que le souper étoit serui; on demeura à table jusqu'à onze heures, et mes gens reconduisirent M. le curé. Depuis ce tems-là, je l'allay voir et ne fis plus de façon d'aller partout en robe de chambre, et tout le monde s'y accoutuma; j'ay cherché d'où me vient vn plaisir si bizarre, le voicy : le propre de Dieu est d'etre aimé, adoré; l'homme, autant que sa foiblesse le permet, ambitionne la même chose; or, comme c'est

la beauté qui fait naître l'amour et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arriue que des hommes ont ou croient auoir quelques traits de beauté qui peuuent les faire aimer, ils tachent de les augmenter par les ajustemens des femmes, qui sont fort auantageux. Ils sentent alors le plaisir inexprimable d'etre aimé. J'ay senti plus d'vne fois ce que je dis par vne douce experience, et quand je me suis trouué à des bals et à des comedies auec de belles robes de chambre, des diamans et des mouches, et que j'ay entendu dire tout bas aupres de moy : Voila vne belle personne, j'ay gouté en moy-même vn plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'egalent pas, parce que nous nous aimons toujours mieux que nous n'aimons les autres.

Je donnois de tems en tems et assés souuent à souper à mes voisines; je ne me piquois point de faire des festins; c'etoit ordinairement les dimanches et les festes, les bourgeois sont plus propres ces jours-là et n'ont qu'à se rejouir. Vn jour que j'auois prié madame Dupuis et ses deux filles, M. Renard, sa femme, sa petite fille, qu'on appelloit mademoiselle Charlotte, et son petit fils, qu'on appelloit M. de la Neuuille, il etoit six heures du soir; nous etions dans ma bibliotheque, qui etoit

fort eclairee, vn lustre de cristal, bien des miroirs, des tables de marbre, des tableaux, des pourcelaines, le lieu etoit magnifique; je m'etois fort ajusté ce jour la, j'auois vne robe de damas blanc doublée de taffetas noir, auec des paremens de velours noir, la queüe trainoit d'vne demie aulne, vn corps de grosse moire d'argent qu'on voioit entierement, vn gros nœud de rubans noir au haut du corps, sur lequel pendoit vne crauate de mousseline auec des glands, vne jupe de velours noir dont la queüe n'étoit pas si longue que celle de la robe, deux jupons blancs par-dessous qu'on ne voioit point, c'etoit pour n'auoir pas froid, car depuis que je portois des jupes, je ne me seruois plus de haut de chausse, je me croyois veritablement femme; j'auois ce jour-la mes belles boucles d'oreilles de diamans brillans, vne perruque bien poudrée et douze ou quinze mouches. M. le curé arriua pour me rendre visite; tout le monde fut raui de le voir, il est fort aimé dans la paroisse. « Ah! madame, me dit-il en entrant, vous voila bien parée, allés-vous au bal? — Non, monsieur, luy dis-je, mais je donne à souper à mes belles voisines, et je serois bien aise de leur plaire. » On s'assit, on dit des nouuelles (M. le curé les aime fort). On trouuoit toujours sur ma table les Gazettes, les journaux des sauans, les *Trevoux*, et les

*Mercure galand*, et chacun prenoit ce qu'il aimoit le mieux. Je luy fis lire vne petite histoire qui etoit dans le *Mercure* du dernier mois, où il etoit parlé d'vn homme de qualité qui vouloit etre femme à cause qu'il etoit beau; à qui on faisoit plaisir de l'appeller madame, qui mettoit des belles robes d'or, des jupes, des pendans d'oreilles, des mouches, qui auoit des amans. Je vois bien leur dis-je que cela me ressemble, mais je ne scay si je dois m'en facher. Ah, pourquoy, madame, dit mademoiselle Dupuy, pourquoy vous en facher? cela n'est-il par vray? d'ailleurs dit-il du mal de vous? au contraire, il dit que vous etes belle, pour moy, je voudrois qu'à la franquette, il eut mis votre nom afin que tout le monde parlat dauantage de vous et j'ay enuie de l'aller trouuer et de luy en donner l'auis. Gardés vous en bien, luy dis-je, je veux bien être belle parmy vous, mais je ne vais dans la ville parée comme je suis que le moins qu'il m'est possible; le monde est si mechant et c'est vne chose si rare de voir vn homme souhaiter d'être femme, qu'on est exposé souuent à des mauuaises plaisanteries. Que dites-vous là, madame, interrompit M. le curé, aués vous jamais trouué personne qui ait condamné votre conduite à cet egard? — Ouy da, monsieur, j'en ay trouué; j'auois vn oncle conseiller d'Etat, nommé M. de...

qui, sachant que je m'habillois en femme, me vint trouuer vn matin pour me bien gronder; j'etois à ma toilette et venois de prendre ma chemise, je me leuay. Non, dit-il, assoiés vous et vous habillés; il s'assit aussi tot vis à vis de moy. Puisque vous me l'ordonnez, luy dis-je, mon cher oncle, je vous obeis. Il est onze heures et il faut aller à la messe. On me mit vn corps lassé par derriere et ensuite vne robe de velours noir ciselé, vne jupe de meme par dessus vn jupon ordinaire, vne cravate de mousseline et vn stinquerque or et noir; j'auois gardé jusques là mes cornettes de nuit, je mis vne perruque fort frisée et fort poudrée. Le bonhomme ne disoit mot, cela sera bientot fait, cher oncle, luy dis-je, je n'ay plus qu'à mettre mes pendans d'oreilles et cinq ou six mouches, ce que je fis en vn moment. A ce que je vois, me dit-il, il faut que je t'appelle ma niepce. En verité, tu es bien jolie. Je luy sautay au col et le baisay deux ou trois fois; il ne me fit point d'autres reprimandes, me fit monter dans son carosse, et me mena à la messe et diner chez luy. La petite historiette fit plaisir à la compagnie. M. le curé fit semblant de s'en aller et demeura. On soupa bien auec joie et innocence, on but à la fin du vin brulé; j'auois prié tout bas mademoiselle Dupuis de proposer à la compagnie d'aller au petit cabi-

net du jardin, je dis que je le voulois bien. M. de la Neuuille me donna la main pour m'y conduire, j'appellay vn laquais pour prendre mes queües. Non, non, dit mademoiselle Dupuis, je les veux porter, les filles d'honneur portent les queües des princesses. Mais, luy dis-je, je ne suis pas princesse. Eh bien, madame, vous le seres ce soir et moy fille d'honneur. Ne la seres vous que ce soir? dit en riant M. de la Neuuille. Je me mis à rire aussi et luy dis grauement : puisque je suis princesse, je vous fais l'vne de mes filles d'honneur, prenés ma queüe; nous descendimes au cabinet et à peine la compagnie y peut elle tenir, tant il est petit. On se mit sur des canapés qui sont tout autour, et pour rejouir mes amies, je leur dis que je leur permettois de me venir saluer et baiser; tout le monde y passa en reueüe et, sur ce que M. le curé par modestie ne venoit pas à son tour, je me leuay et l'allay embrasser de tout mon cœur. J'auois vn banc vis-à-vis la chaire du predicateur, les marguilliers m'enuoyoient toujours vn cierge allumé pour aller à la procession et je les suiuois immediatement. Vn laquais me portoit la queüe et, le jour du Saint-Sacrement, comme la procession faisoit vn grand tour, elle alloit jusques aux Gobelins, M. de la Neuuille me donnoit la main et me seruoit d'ecuyer. Au bout de cinq à six mois, on

m'apporta le chanteau pour rendre le pain beni; je fis la chose fort magnifiquement, mais je ne voulus point de trompettes. Ces marguilliers me dirent qu'il falloit qu'vne femme presentat le pain beni et questat et qu'ils se flattoient que je voudrois bien leur faire cet honneur là. Je ne sauois ce que je deuois faire, madame la marquise d'Vsson me determina et me dit qu'elle auoit questé ellememe et que cela feroit plaisir à toute la paroisse; je ne me fis pas prier dauantage, mais je m'y preparay comme à vne feste qui deuoit me montrer en spectacle à tout vn grand peuple. Je fis faire vne robe de chambre de damas blanc de la Chine doublée de taffetas noir, j'auois vne echelle de rubans noir, des rubans sur les manches, et derriere, vne grande touffe de rubans noirs pour marquer la taille. Je crus qu'en cette occasion, il falloit vne juppe de velours noir; nous etions au mois d'octobre, le velours etoit de saison. J'ay toujours depuis porté deux jupes et j'ay fait retrousser mes manteaux auec des gros nœuds de rubans. Ma coeffure etoit fort galante : vn petit bonnet de taffetas noir chargé de rubans etoit attaché sur vne perruque qui etoit fort poudrée, madame de Noailles m'auoit preté ses grands pendans d'oreilles de diamans brillans et dans le côté gauche de mes cheveux j'auois cinq ou six

poinçons de diamans et de rubis, trois ou quatre grandes mouches et plus d'vne douzaine de petites. J'ay toujours fort aimé les mouches et je trouue qu'il n'y a rien qui sied si bien. J'auois vne stinquerque de maline qui faisoit semblant de cacher vne gorge, enfin j'étois bien parée; je presentay le pain beni et j'allay à l'offrande d'assés bonne grace, a ce qu'on m'a dit, et puis je questay. Ce n'est pas pour me vanter, mais jamais on n'a fait tant d'argent à Saint-Medard. Je questay le matin à la grande messe et l'apres diner à vespres et au salut; j'auois vn ecuyer qui etoit M. de la Neuuille. Vne femme de chambre qui me suiuoit et trois laquais dont vn me portoit la queüe. On me fit la guerre que j'auois été vn peu coquete, sur ce qu'en passant sur les chaises, je m'arretois quelquefois pendant que le bedeau me faisoit faire place et m'amusois à me mirer pour rajuster quelque chose à mes pendans d'oreilles ou à ma stinquerque, mais je ne le fis que le soir au salut et peu de gens s'en aperçurent. Je fatiguay beaucoup toute la journée, mais j'auois eu tant de plaisir de me voir aplaudie de tout le monde que je ne me sentis lasse que quand je fus couchée. J'ou-blois de dire que je fis deux cent soixante et douze liures. Il y eut trois jeunes hommes fort bien faits que je ne connois point qui me donne-

rent chacun vn louis d'or; je crus que c'etoit des étrangers; il est certain qu'il y vint beaucoup de gens d'autres paroisses, sachant que j'y deuois quester, et j'auoue que le soir au salut, j'eus vn grand plaisir. Il étoit nuit, on parle plus librement; j'entendis à deux ou trois reprises en differens endroits de l'eglise des gens qui disoient : mais est-il bien vray que ce soit là vn homme, il a bien raison de vouloir passer pour vne femme. Je me retournay de leurs côtés et fis semblant de demander à quelqu'un afin de leur donner le plaisir de me voir. On peut juger que cela me confirma étrangement dans le gout d'etre traitté comme vne femme. Ces loüanges me paroissoient des verités qui n'étoient point mandiées; ces gens là ne m'auoient jamais vüe et ne songeoient point à me faire plaisir.

La vie que je menois dans ma petite maison du fauxbourg Saint-Marceau etoit assez douce. Mes affaires etoient en bon état, mon frere venoit de mourir et m'auoit laissé, toutes dettes payées, près de cinquante mille ecus; j'auois d'asses beaux meubles, de la vaisselle d'argent, vn peu de vermeil doré, des boucles d'oreilles de diamans brillans, deux bagues qui valoient bien quatre mil francs, vne boucle de ceinture et des bracelets de perles et de rubis. Ma maison etoit fort commode;

j'auois vn carosse à quatre personnes et vn à deux, quatre cheuaux de carosse, vn cocher et vn postillon qui seruoit de portier, vn aumonier, vn valet de chambre dont la sœur faisoit ma depense et auoit soin de m'habiller, trois laquais, vn cuisinier, vne laueuse d'ecuelles et vn Sauoïard pour frotter mon apartement. Je donnois à souper fort souuent à mes voisines et quelquefois à M. le curé et à M. Garnier, et, sans me piquer de faire grande chere, je la faisois assés bonne; j'auois quelque fois des concerts, j'enuoïois mon carosse à Descotaux mon ancien ami.

Je faisois le soir des petites lotteries de bagatelles, cela auoit vn air de magnificence; je menois mes voisines à l'Opera, à la comedie; on trouuoit toujours ches moy du caffé, du thé et du chocolat; je faisois dire tous les jours la messe à mon aumonier à la presentation à midy et demy, toutes les paresseuses du quartier n'y manquoient pas, et, comme je me couchois fort tard, on venoit m'eueiller souuent pour m'auertir que la messe sonnoit, je mettois vite vne robe de chambre, vne jupe et vne coeffe de taffetas pour cacher mes cornettes de nuit et courois l'entendre. Je n'aimois pas à la perdre. Enfin il me sembloit que tout le monde etoit content de moy, lorsque l'amour vint troubler mon bonheur.

Deux demoiselles, mes voisines, me temoignoient beaucoup d'amitié et ne faisoient aucune façon de me baiser, c'étoit à qui m'ajusteroit, je leur donnois asses souuent à souper, elles venoient toujours de bonne heure et ne songeoient qu'à me parer; l'une m'accomodoit mon bonnet et l'autre redressoit mes pendans d'oreille, chacune demandoit comme vne grande faueur l'intendance des mouches; elles n'étoient jamais placées à leur gré et, en les changeant de place, elles me baisoient à la joue ou au front; elles s'émanciperent un jour à me baiser à la bouche d'vne maniere si pressante et si tendre que j'ouuris les yeux et m'aperçus que cela partoit de plus que de la bonne amitie; je dis tout bas à celle qui me plaisoit dauantage, c'étoit mademoiselle Charlote : mademoiselle, serois-je asses heureux pour être aimé de vous? Ah madame, me repondit-elle en me serrant la main, peut-on vous voir sans vous aimer! Nous eumes bientot fait nos conditions, nous nous promimes vn secret et vne fidelité inuiolables. Je ne me suis point deffenduë, me disoit-elle vn jour, comme j'aurois fait contre vn homme, je ne voïois qu'vne belle dame et pourquoi se deffendre de l'aimer? Quels auantages vous donnent les habits de femme, le cœur de l'homme y est qui fait ses impressions sur nous et, d'vn autre coté, les charmes

du beau sexe nous enleuent tout d'un coup et nous empechent de prendre nos suretez. Je repondois à sa tendresse de toute la mienne, mais quoique je l'aimasse beaucoup, je m'aimois encore dauantage et ne songeois qu'à plaire au genre humain. Nous nous ecriuions tous les jours, mademoiselle Charlote et moy, et nous nous voyions à tous momens, la fenetre de sa chambre etoit vis à vis de la mienne, la petite rue de Sainte Geneuieue entre deux. Ses lettres etoient ecrites auec vne simplicité charmante; je luy en ay rendu plus de cent, comme je le diray dans la suite; il ne m'en reste que deux par hazard.

## PREMIÈRE LETTRE.

« Que vous eties aimable hier au soir, ma belle dame, j'eus bien du plaisir en soupant et j'eus envie cent fois de vous aller baiser deuant tout le monde. Eh bien on eut dit que je vous aime, cela n'est-il pas vray? je ne veux point le cacher et si vous ne le dites, je le diray moy. Mon grand papa me dit tout bas : ma fille, je crois que madame de Sancy t'aime, tu serois bien heureuse. Oh dame, je ne puis pas me retenir et je luy dis : mon papa, nous nous aimons de tout notre cœur, mais Madame ne veut pas qu'on le sache. Adieu, voilà ma

belle mere qui entre (cette belle mere la tourmentoit). »

### DEUXIÈME LETTRE.

« En verité, monsieur, je suis au desespoir, je voudrois ne vous auoir jamais connu, qu'il m'en eut coûté grand chose pour le chagrin que vous me causés; je crois que l'on a decouvert quelque chose de notre petite amitié, c'est vous seul qui en êtes la cause, pourquoy me parlés vous tout bas à l'oreille? il y a du tems que l'on m'espionne; je ne say pas si c'est que l'on m'a vue aller au cabinet, mais l'on m'a fait des reprimandes qui ne me plaisent pas. Quand vous viendrés, ne cessés pas de me parler; ne faites pas semblant de rien, afin que l'on croie s'etre trompé. Le Saint-Esprit m'a inspiré de ne point aller chés vous. Je fus chés mademoiselle Dupuis, l'on m'y vint chercher, je fus aprés cela chés ma tante, l'on y vint encore; donnez vous bien de garde de ne me point jetter rien par la fenetre. En vérité, Monsieur, je suis bien malheureuse de vous aimer; je vous écris cette lettre auec toutes les peines du monde, je ne suis pas vn moment dans ma chambre que l'on ne vienne voir ce que j'y fais. Ne m'attendez plus au pauillon. Pour moy, je ne scay pas si l'on se doute

que vous me donnés des lettres; quand vous m'en donnerés, ne m'en donnés qu'à bonnes enseignes que l'on ne s'en aperçoive pas. Je vous auoüe que j'ay bien du chagrin; si ce n'etoit pour vn peu je m'en irois passer trois mois dans vn couuent. Qu'en dites-vous? Ne me demandez point, n'aués vous rien à me donner. Quand j'auray quelque lettre, je vous la donneray quand j'en pourray trouuer les occasions. »

On fit, en ce tems là, vne noce chés vne personne de qualité de mes parentes et de mes bonnes amies; j'y auois diné et je resolus d'y aller en masque apres souper; il deuoit y auoir des violons. J'allay aussitôt chés moy et proposay à mes belles voisines de leur donner à souper et de se masquer ensuite. De jeunes personnes ne demandent pas mieux. Je fis habiller mademoiselle Charlote en garçon, je louay vn habit complet fort propre auec vne belle perruque, c'etoit vn fort joly caualier. On me reconnut d'abord parce qu'on y auoit veu souuent ma robe de chambre, ainsi je fus obligé d'ôter mon masque et de me mettre dans le rang des dames du bal; le reste de la troupe demeura masqué. Charlote me prit pour dançer, la compagnie fut assés contente du menuet que nous dansames ensemble; l'agitation ne

me fit point de tort et je reuins à ma place auec vn rouge que je n'auois pas auant que de danser. La maitresse du logis qui n'est pas loüangeuse me vint embrasser et me dit tout bas : J'auoüe, ma chere cousine, que cet habillement vous sied bien, vous etes, ce soir, belle comme un ange. Je changeay de discours et appellay Charlote, qui ôta son masque et laissa voir vn petit minois fort aimable. Voila, madame, luy dis-je, mon petit amant, n'est-il pas bien joly? On vit bien que c'etoit vne fille; elle remit son masque et me donna la main pour nous en aller. La petite Charlote me seruit d'ecuier pendant toute la soiree et nous nous en aimions bien mieux, elle s'en aperçut et me dit tendrement : helas, madame, je m'aperçois que vous m'aimez dauantage en justaucorps, que ne m'est-il permis d'en porter toujours ! J'achetay dès le lendemain l'habit que j'auois loué pour elle et qui sembloit fait expres, je le fis mettre dans vne armoire auec la perruque, les gands, la crauate et le chapeau, et lorsque mes voisines me vinrent voir, le hazard fit qu'on ouurit cette armoire et qu'on vit cet habit; aussitôt on se jette dessus et c'est ce que je demandois; on le mit à la petite fille et la voila redeuenue vn beau garçon. Apres la visite, elle voulut se deshabiller, je ne voulus jamais le souffrir et luy dis que je luy en fai-

sois present, qu'aussi bien je ne le mettrois jamais et que, pour me le païer, je luy demandois seulement qu'elle le mit toutes les fois que mes voisines me feroient l'honneur de venir souper ches moy. La tante de Charlote, car elle n'auoit plus ni pere ni mere, fit quelques façons et puis se rendit, toutes les autres luy aïant protesté qu'elles feroient vn pareil marché quand je voudrois. Ainsi j'eus le plaisir de l'auoir souuent garçon et, comme j'étois femme, cela faisoit le veritable mariage. J'auois vn cabinet au bout de mon jardin et il y auoit vne porte de derriere par où elle venoit me voir le plus souuent qu'elle pouuoit, et nous auions des signaux pour nous entendre. Quand elle etoit entrée dans le cabinet, je luy mettois vne perruque afin de m'imaginer que c'etoit vn garçon, elle n'auoit pas de peine de son coté à s'imaginer que j'etois vne femme, ainsi tous deux contens nous auions bien du plaisir. J'auois dans mon cabinet beaucoup de beaux portraits, je proposay à mes deux jeunes voisines de les faire peindre, mais à condition que Charlote seroit peinte en caualier. Sa tante qui mouroit d'enuie d'auoir son portrait y consentit, je voulus en même tems me faire peindre en femme, afin de faire vn regard auec ma petite amie ; je n'auois point de vanité, elle étoit bien plus belle que moy.

Je fis venir M. de Troyes qui nous peignit dans mon cabinet; cela dura vn mois et, quand les deux portraits furent faits et dans de belles bordures, on les pendit dans mon cabinet l'vn aupres de l'autre et chacun disoit : voila vn beau couple, il faudroit les marier, ils s'aimeroient bien. Mes voisins et voisines rioient en disant cela et ne croioient pas si bien dire, les meres, en mille ans, ne se seroient pas deffiées de moy et je croy, Dieu me veüille pardonner, que, sans aucun scrupule, elles m'auroient laissé coucher auec leurs filles. Nous nous baisions à tous momens sans qu'elles le trouuassent mauuais. Vne vie si douce fut troublée par la jalousie : mademoiselle... (elle m'aimoit aussi) s'aperçut bientôt que je ne l'aimois pas, je ne me pressois pas de la faire peindre, elle observa sa compagne et la vit entrer dans mon cabinet par la petite porte de derriere. Elle courut en auertir la tante, qui d'abord voulut gronder sa niece, mais la pauvre enfant luy parla auec tant de simplicité qu'elle n'en eut pas le courage : ma chere tante, luy dit-elle en l'embrassant, il est bien vray que madame m'aime, elle m'a fait cent petits presens et peut faire ma fortune; vous scaués, ma chère tante, que nous ne sommes pas riches; elle me prie de la venir voir toute seule dans son cabinet, j'y ay été cinq ou six fois, mais à quoy croyés-vous que nous passions

le tems, à habiller madame qui veut aller faire quelque visite, à la coeffer, à mettre ses pendans d'oreilles et ses mouches, à parler de sa beauté. Je vous assure, ma chère tante, qu'elle ne songe qu'à cela, je luy dis sans cesse : madame, que vous etes belle aujourd'huy; elle m'embrasse là dessus et me dit : ma chere Charlote, si tu pouuois toujours etre habillee en garçon, je t'en aimerois bien mieux et nous nous marierions, il faut que nous trouuions le moyen de coucher ensemble, sans que Dieu y soit offencé. Ma famille n'y consentiroit jamais, mais nous pourrions faire vn mariage de conscience. Si ta tante veut venir demeurer auec moy, je lui donneray vn appartement dans ma maison et ma table; mais je veux que tu sois toujours habillée en garçon, vn de mes laquais te seruira. Voila, ma chere tante, de quoy nous nous entretenons, or voiés vous meme, si cela arriuoit, si nous ne serions pas bien heureuses. A ces douces paroles, la tante s'apaisa et ma petite amie pour mieux jouer son jeu la mena au petit cabinet. La première fois qu'elle y vint, je l'accablay d'amitié et luy offris de faire auec sa niece vne simple alliance fort innocente; elle dit qu'elle feroit tout ce que je voudrois. Je fis donc preparer toutes choses pour faire la fete le jeudy gras. Je priay tous les parens de Charlote; elle auoit deux

cousins germains corroyeurs et taneurs, leurs femmes et trois de leurs enfans ; tout cela vint souper chez moy. Je me paray de toutes mes pierreries et eus vne robe neuue, j'auois fait faire vn habit neuf à la petite fille que je fis apeller Monsieur de Mauny, du nom d'vne terre de deux mille liures de rente que je voulois luy donner, nous fimes la ceremonie auant souper afin de nous mieux rejouir toute la soirée, j'auois vne robe de moire d'argent et vn petit bouquet de fleur d'orange derriere la tête comme la mariée; je dis tout haut, deuant tous les parens, que je prenois M. de Mauny cy present pour mon mary et il dit qu'il prenoit Madame de Sancy pour sa femme; nous nous touchames dans la main, il me mit au doigt vne petite bague d'argent et nous nous baisâmes; j'apellay aussitôt les corroyeurs mes cousins et les corroyeuses mes cousines, ils croïoient que je leur faisois beaucoup d'honneur. Nous soupames ensuite fort bien, on se promena dans le jardin, on dansa aux chansons. Je fis des petits presens à la compagnie, des tabacquieres, des crauates brodées, des coeffes, des gands, des stinquerques; je donnay à la tante vne bague de cinquante louis et, quand tous les esprits furent bien disposés, mon valet de chambre qui auoit le mot vint dire tout haut qu'il etoit pres de minuit,

chacun dit qu'il falloit coucher les mariés, le lit etoit tout pret et la chambre fort eclairée, je me mis à ma toilette, on me coeffa de nuit auec de belles cornettes et force rubans sur la tete, on me mit au lit. M. de Mauny, à ma priere, s'etoit fait couper les cheueux en homme, de sorte qu'apres que je fus couchée, il parut en robe de chambre son bonnet de nuit à la main et ses cheueux attachés par derriere auec vn ruban couleur de feu; il fit quelque façon pour se coucher et puis se vint mettre aupres de moy. Tous les parens vinrent nous baiser, la bonne tante nous tira le rideau et chacun s'en alla chés soy. C'est alors que nous nous abandonnâmes à la joye sans sortir des bornes de l'honneteté, ce qui est difficile à croire et ce qui est pourtant vray. Le lendemain de notre alliance ou de notre pretendu mariage, j'auois fait mettre à ma porte vn ecriteau à louer au deuxieme etage, la tante le loua et y vint demeurer auec Charlote qui etoit toujours habillée en homme dans la maison parceque cela me faisoit plaisir, mes valets n'osoient pas la nommer autrement que M. de Mauny. J'enuoiois quelques fois le matin chercher des marchands pour me montrer des etoffes afin qu'ils me vissent dans mon lit auec mon cher mary, on nous apportoit deuant eux des croutes pour dejeuner et nous nous donnions vne petite

marque d'amitie; ensuite monsieur prenoit sa robe de chambre et s'alloit habiller dans son appartement et je demeurois auec mes marchands à choisir mes etoffes. Il se trouue quelquefois des garçons qui ont de l'esprit et qui me parloient de la bonne mine et des graces de M. de Mauny quand il etoit sorty. Ne suis-je pas heureuse, leur disois-je, d'auoir vn mary si bien fait et si doux, car il ne me contredit en rien, aussi je l'aime de tout mon cœur. Madame, me repliquoient-ils, vous n'en merités pas moins. Vne belle dame demande vn beau caualier. — Au reste, notre maison etoit fort bien reglée; à la reserue de la petite foiblesse que j'auois de vouloir passer pour femme, on ne me pouuoit rien reprocher. J'allois tous les jours à la messe à pied, dans vn des petits couuens qui sont autour de ma maison; vn laquais me portoit mes queües et les autres vn tabouret de velours noir pour m'agenouiller et mon sac aux heures, j'allois vne fois la semaine auec M. le curé ou M. Garnier visiter les pauures honteux et leur faire des charités, cela me faisoit connoitre dans toute la paroisse et j'entendois les porteuses d'eau et les fruitieres qui disoient assés haut derriere nous : Voila vne bonne dame, Dieu la bénisse. Pourquoy, disoit l'vne vn jour, quand elles sont si belles, a n'aiment qu'elles, a n'ament point les

pauures? Vne autrefois vne vendeuse de pommes à qui j'achetay tout le deuanteau pour le donner à une pauure famille, me dit en joignant les mains : Dieu soit auec vous, ma bonne dame, et vous conserue encore cinquante ans aussi fraiche que vous etes. Ces sortes de loüanges naïues font grand plaisir et meme je m'apperçus que M. le curé n'y etoit pas insensible ; vous voiés, madame, me disoit-il, que Dieu récompense les bonnes œuures par de petits plaisirs humains, vous aimés vn peu votre personne, il faut que vous en tombiès d'accord, et parce que vous faites des bonnes œuures, vous en etes recompensée par les acclamations du peuple et nous sommes forcés d'aplaudir nous memes à ce que nous appellerions foiblesse dans vn autre. Nous acheuions ainsi en discourant nos petites courses et puis nous venions à la paroisse entendre la messe et j'y retrouuois mes laquais à qui je donnois ordre de s'y trouuer à vne certaine heure pour me reconduire au logis.

Je hazarday vn jour d'aller à la comedie auec mon cher Mauny et sa tante, mais je fus trop regardée, trop considerée, vingt personnes par curiosité vinrent m'attendre à la porte lorsque nous remontames en carosse. Quelques vns furent assés insolens pour me faire des complimens sur ma beauté, à quoy je ne repondis que par vne mine

modeste et dedaigneuse, mais je n'y retournay pas de longtems pour euiter scandale. L'opera n'est pas de meme, comme les places y sont plus cheres et qu'on veut profiter du spectacle chacun s'y tient en respect et j'y ay été vingt fois sans qu'on m'ait jamais rien dit. Je pris alors la resolution de demeurer souuent dans ma maison ou du moins dans mon quartier du faubourg où je pouuois faire tout ce qui me plaisoit sans qu'on y trouve à redire. Il m'arriva vn petit accident en me promenant dans mon jardin. Je me donnay vne entorse si violente qu'il me fallut garder le lit huit ou dix jours et la chambre plus de trois semaines. Je tachay de m'amuser; mon apartement étoit magnifique, mon lit etoit de damas cramoisy et blanc, la tapisserie, les rideaux des fenetres et les portières de même, vn grand trumeau de glace, trois grands miroirs, vne glace sur la cheminée, des porcelaines, des cabinets du Japon, quelques tableaux à bordures dorées, la cheminée de marbre blanc, vn chandelier de cristal, sept ou huit plaques où le soir on allumoit des bougies, mon lit etoit à la duchesse, les rideaux rattachés auec des rubans de taffetas blanc, mes draps etoient à dentelles, trois gros oreillers et trois ou quatre petits attachés dans les coins auec des rubans couleur de feu. J'etois ordinairement à mon

seant auec vn corset de Marseille et vne echelle de rubans noirs, vne crauate de mousseline et vn gros nœud de rubans sous le col, vne petite perruque fort poudrée qui laissoit voir mes pendans d'oreilles de diamans, cinq ou six mouches et beaucoup de gaieté parce que je n'étois point malade: mes voisins et mes voisines me tenoient compagnie toutes les apres dinées et j'en retenois les soirs cinq ou six à souper; j'auois quelquefois de la musique et jamais de jeu, je ne pouuois pas souffrir les cartes; je receu en cet état beaucoup de visites et chacun me faisoit compliment sur mon ajustement où l'on ne trouua rien que de modeste, car il est bon de remarquer que je ne portois jamais que des rubans noirs. Dès que mon pied fut vn peu remis je me leuay et passay les journées sur vn canapé auec des robes de chambre plus propres que magnifiques. On ne laissa pas d'aller conter à M. le cardinal que j'auois des robes toutes d'or, toutes couuertes de rubans couleur de feu auec des mouches et des pendans d'oreilles de diamans brillans et que j'allois ainsi parée et ajustée à la grande messe de ma paroisse où je donnois des distractions à tous ceux qui me voyoient. Son Eminence qui veut que tout soit dans l'ordre, enuoya vn abbé de mes amis en qui il auoit confiance me rendre visite pour voir ce

qui en etoit, il me le dit auec amitié et m'assura qu'il diroit à Son Eminence que mon habillement n'etoit que propre et point magnifique, que ma robe etoit noire auec des petites fleurs d'or qu'à peine on voioit et doublée de satin noir, que j'auois des boucles d'oreilles de diamans brillants assés beaux et trois ou quatre petites mouches, qu'il m'auoit justement trouuée dans le tems que j'allois à la messe et qu'enfin c'etoit pure medisance que tout ce qu'on luy auoit rapporté.

Ainsi je demeuray tranquille et continuay à passer vne vie fort agreable. On ne laissa pas de faire des chansons sur moy et je les laissay chanter. J'ay meme enuie d'en rapporter icy quelques couplets. Les voicy :

Sur l'air : *Votre jeu fait beaucoup de bruit.*

Sancy au faubourg Saint-Marceau
Est habillé comme vne fille,
Il ne paroitroit pas si beau
S'il etoit encor dans la ville.
Il est aimable, il est galant,
Il aura bientôt des amans.

Tout le peuple de saint Medard
Admire comme vne merueille
Ses robes d'or et de brocard,
Ses mouches, ses pendans d'oreilles,
Son teint vif et ses yeux brillans.
Il aura bientôt des amans.

Qu'on a de plaisir à le voir
Dans un ajustement extreme,
A la main son petit miroir
Dont il s'idolâtre luy-meme,
Sa douceur, ses airs complaisans,
Il aura bientôt des amans.

Il est étallé dans son banc
Ainsi qu'une jeune epousée
Qui cherche à voir en se mirant
Si ses mouches sont bien placées,
Il voudroit plaire à tous venans,
Il aura bientôt des amans.

Quand il rendit le pain beni
Il n'epargna pas la depence,
Sans faire les choses à demy,
Il montra sa magnificence,
Curé, bedeaux furent contens,
Il aura bientôt des amans.

Les quêteuses ne manquoient pas
De luy presenter leurs requêtes,
Elles disoient à demy-bas :
Madame est l'honneur de la fête.
Il aualloit tous leurs encens,
Il aura bientôt des amans.

Il ne sauroit rien refuser
Pourueu qu'on l'apelle madame.
Pourueu qu'on daigne l'encenser
Il donneroit jusqu'à son ame,
Il aime à faire des presens,
Il aura bientôt des amans.

Il rassemble dans sa maison
Et le berger et la bergere,
On y trouve tout à foison,
La musique et la bonne chere,
Des tabacquieres et des gants.
Il aura bientôt des amans.

Chés luy, sans qu'il en coûte rien,
On peut mettre à la loterie,
Tout ce qu'il fait, il le fait bien.
Il veut qu'on chante, il veut qu'on rie
Il songe à nous rendre contens,
Il aura bientôt des amans.

N'a-t-il pas lieu d'être content
Du parti qu'il a bien sçu prendre?
Puisque son visage y consent,
Quel compte nous en doit-il rendre?
Il a mil et mil agremens.
Il aura bientôt des amans.

S'il est foible sur sa beauté,
S'il se croit être l'amour meme,
Il faut dire la verité,
Il merite d'ailleurs qu'on l'aime;
Il a des vertus, des talens,
Il aura bientôt des amans.

Il aime les pauures honteux,
Il les cherche au troisieme etage;
Notre curé se trouue heureux
De le suiure dans ce voïage,
Il caresse jusqu'aux enfans.
Il aura bientôt des amans.

## DEUXIÈME FRAGMENT.

Amours du faux M. de Maulny. — Promenades. — Spectacles. — Mariage de Maulny. — Nouvelles amours de l'autheur auec Mlle Dany. — Jouissance. — Affaires auec le cardinal de Noailles. — L'autheur joüe, perd et se ruine. Mlle Dany se fait religieuse.

J'auois bien du plaisir, mais à dire la verité, nous en fîmes vn peu trop, on nous voioit tous les jours, M. de Mauny et moy, à la comedie, à l'Opera, au bal, aux promenades, au Cours, et meme aux Thuilleries, et j'entendis plus d'vne fois des gens qui disoient en nous voïant passer : la femme est bien faite, mais le mary est bien plus beau. Cela ne me fachoit pas; j'y rencontray vn jour M. de Caumartin, qui est mon neveu; il se promena longtems auec nous, mais le lendemain, il me vint voir et me representa assés viuement que je me donnois trop en spectacle. Il n'eut d'autres reponses si non que je luy etois obligé; M. le curé à qui sans doute mes parens auoient parlé, me parla aussi et ne fut pas mieux ecouté. On m'ecriuit aussi des lettres anonimes, dont je ne fis pas plus de cas; en voicy vne que je garday pour faire voir com

ment s'y prennent les gens d'esprit pour donner des auis.

LETTRE.

« Je n'ay point l'honneur, madame, d'etre connüe de vous, mais je vous vois souuent à l'eglise et meme dans des maisons particulieres. Je sçay tout le bien, toutes les charités que vous faites dans notre paroisse, j'auoue que vous etes belle, et ne m'etonne pas que vous aimiés les ajustemens des femmes qui vous conuiennent extremement ; mais je ne puis vous passer l'alliance, j'ose dire scandaleuse que vous aués faite à la face du soleil et de notre curé auec vne demoiselle notre voisine que vous faites habiller en homme pour auoir plus de ragout auec elle. Encore, si vous cachiés votre foiblesse, mais vous en triomphés, on vous voit dans votre carosse aux promenades publiques auec votre pretendu mary et je ne desespere pas qu'un de ces jours, vous ne jouiés la femme grosse. Songés-y, ma chere dame, rentrés en vous-meme, je veux croire que vous êtes dans l'innocence, mais on juge sur les apparences, et quand on voit que ce petit mary loge chés vous et qu'il n'y a qu'un lit dans votre chambre où vos amis vous voient tous les jours couchés ensemble comme le mary et la femme, est-ce faire vne medisance

que de croire que vous ne vous refusés rien l'une à l'autre? On ne trouue point à redire que vous soiés habillé en femme, cela ne fait mal à personne, soïés coquète, j'y consens, mais ne couchés pas auec vne personne que vous n'aués point epousé. Cela choque toutes les regles de bienseance et quand il n'y auroit point d'offense enuers Dieu il y en auroit toujours deuant les hommes. Au reste, ma belle dame, n'attribuez point ma remontrance à vne humeur chagrine, c'est pure amitié pour vous, on ne peut pas vous voir sans vous aimer. »

Je relus cette lettre plusieurs fois et j'en fis mon profit; si toutes les remontrances etoient aussi bien assaisonnées, on en profiteroit plus qu'on ne fait; je ne sortis plus au grand jour et garday plus de mesures qu'auparavant. Je l'aimois toujours et nous ne nous serions jamais separés sans l'auenture que je vais raconter. Vn bourgeois fort riche qui sauoit bien que M. de Mauny etoit vne fille et que je n'auois jamais attaqué son honneur parce que je ne songeois qu'a ma beauté, en deuint amoureux et la fit demander en mariage; il auoit vne charge de mouleur de bois et plus de cent mille francs de bien; il offrit de tout donner par contrat de mariage. M. le curé m'en vint parler, sa tante pleura en me conjurant

de ne point empecher la fortune de sa niece et, tout d'vn coup, je la vois s'habiller en fille et assés gaye, cela ne luy deplut pas. Elle auoit conté sans doute tout ce qui se passoit entre nous et on luy auoit dit qu'un veritable mary luy donneroit bien d'autres plaisirs que moy qui ne faisois que la caresser et la baiser. Je consentis à son mariage, je luy renuoyai toutes ses lettres et luy fis beaucoup de presens. Mais, dès que la noce fut faite je ne la vis plus, je n'ay jamais pu souffrir les femmes mariées. Je tombay dans vn grand chagrin, cela ne pouuoit pas durer, je suis fort pour la joye, et la Prouidence m'en enuoya bien tot vn noueau sujet. Je passay chez madame *Durier*, ma lingere, aupres de la doctrine chretienne, pour luy commander quelque chose, et j'y vis vne fille qui me parut fort jolie, elle n'auoit pas plus de quinze ans, le teint beau, la bouche vermeille, les dents belles, les yeux noirs et vifs. Je demanday à ma lingere depuis quand elle auoit cette petite fille là; elle me dit que ce n'etoit que depuis quinze jours, qu'elle etoit orpheline, qu'elle l'auoit prise par charité et que c'étoit sa seconde fille de boutique. Quatre jours après, je m'y arretay en passant; on me dit que mon linge n'etoit pas encore prêt. Je reuis la petite fille et la trouuay encore plus jolie. Le dimanche suiuant, on me dit

à neuf heures (je venois de m'eueiller), que madame Durier m'enuoyoit mon linge par vne de ses filles; je la vis entrer et reconnus que c'etoit la petite fille. Madame Durier auoit bien vu qu'elle ne me deplaisoit pas. Je la fis aprocher de mon lit et luy fis deploier sa marchandise, ce qu'elle fit de fort bonne grace; je luy dis ensuite : Ma petite amie, approchés vous que je vous baise, elle fit vne profonde reuerence, s'approcha et me presenta son petit bec, que je baisay trois ou quatre fois. Seriés vous bien aise, luy dis-je, si je voulois bien vous mettre aupres de moy dans mon dodo? Ce me seroit bien de l'honneur, madame, me repondit-elle; la pauure enfant croyoit que j'etois vne femme. Je la renuoïay et dis le lendemain a sa maitresse que je voulois payer son apprentissage, et je luy donnay pour cela quatre cents francs. La joye de la petite Babet ne se peut point exprimer. Enuoiés la moy ce soir, dis-je à sa maitresse, elle soupera auec moy, je veux vn peu examiner comment elle est faite auant que de luy faire plus de bien. Le meme soir, je vis arriuer la maitresse auec la petite fille; la maitresse vouloit s'en aller, mais je la retins; nous soupâmes tous trois. Babet n'auoit jamais mangé de perdreaux et sa maitresse n'en mangeoit pas souuent.

Apres souper mes gens sortirent et je dis à la

lingere : J'ay de l'inclination pour Babet, mais auant de m'y attacher tout a fait, je veux vn peu voir comme elle est faite; je la fis approcher, je regarday ses dents, sa gorge qui commençoit à figurer, ses bras etoient vn peu maigres. Madame, me dit la lingere, gardés Babet cette nuit, faites la coucher aupres de vous, je vous reponds qu'elle est fort propre, elle couche auec moy, vous examinerez à loisir comme elle est faite; je trouuay qu'elle parloit bien, je garday Babet et enuoyay vn laquais querir ses cornettes qui etoient bien simples (elle en eut bientôt de plus belles). J'auois chés moy vne vieille demoiselle qui auoit été à ma mere et à qui je payois vne pension de cent ecus, je la fis venir : Mademoiselle, luy dis-je, voila vne petite fille qu'on me veut donner pour femme de chambre, mais je veux sçauoir auparavant si elle est bien propre. Examinés la depuis la tête jusques aux pieds. Elle n'en fit pas à deux fois et mit la petite fille nue comme la main (nous n'etions que nous trois), elle luy jetta seulement vne robe de chambre sur les epaules. Je n'ay jamais vu vn plus joli corps; vne taille droite, de petites hanches, vne gorge naissante blanche comme neige; elle luy remit sa chemise et je luy dis, ma mignonne, couchés vous dans mon lit; je me mis à ma toilette et fus bientot couché, j'auois bien

enuie d'embrasser le petit bouchon. Madame, me dit la vieille demoiselle, dans deux ans, ce sera la plus jolie personne de Paris. Je la baisay trois ou quatre fois auec grand plaisir, je la mis toute entiere entre mes jambes et la caressay fort; elle n'osoit dans les commencemens repondre a mes caresses, mais bientôt elle s'enhardit et j'etois quelque fois obligée de luy dire de me laisser en repos. J'enuoyay querir madame Durier et luy dis que je prenois Babet pour ma femme de chambre, que je voulois pourtant qu'elle apprit le metier de lingere, que trois jours de la semaine elle iroit trauailler à la boutique, et que les trois autres jours, elle demeureroit chez moy et yroit aprendre a coeffer; qu'elle luy donnat à diner, mais que tous les soirs, elle la renuoyât coucher au logis; cela fut executé fidelement. Je fis faire à Babet des habits vn peu plus propres et quantité de linge. Mais bientot je l'aimay de tout mon cœur; elle me suiuoit par tout, dans les visites et à l'eglise, et partout on la trouuoit fort jolie, vn petit air fin et riant et fort modeste. Mon amitié pour elle augmentant à vue d'œïl, je ne pus m'empecher de luy faire faire des habits magnifiques et le plus beau linge de Paris; j'achetay pour elle chez M. Lambert, jouaillier, des boucles d'oreilles de diamans brillans, qui me coûterent huit cent cin-

quante liures; je la fis coeffer auec des rubans argent et bleu, je luy mis toujours sept ou huit petites mouches. Enfin, on vit bien qu'elle n'etoit plus sur le pied de femme de chambre, aussi en pris-je vne qui etoit plus occupée après elle qu'apres moy. Je luy demanday son nom de famille qui se trouua assés joly; je la fis appeller mademoiselle Dany, et on ne parla plus de Babet. Qui pourroit exprimer sa joie quand elle se vit ainsi fêtée? elle m'en auoit toute l'obligation et m'en temoignoit à tout moment sa reconnoissance. Je la menois dans mon banc à Saint-Medard et la faisois asseoir aupres de moy pour marquer le cas que j'en faisois; enfin cela alla si loin que j'aimois mieux qu'elle fut parée que moy, et sans elle, j'eusse negligé mon ajustement, mais elle en auoit assés de soin et ne songeoit qu'à me mettre quelque chose qui m'embellit. Mademoiselle Dany me rendit bientôt toute ma belle humeur et je recommençay à donner à souper à mes voisines; je priay vn soir M. le curé, M. Garnier, mon confesseur, Mr. Renard et sa femme, madame Dupuis et sa fille ainée; la cadette, qui auoit eu quelque inclination pour moy, auoit epousé vn jeune homme qui auoit une commission aupres de Lille, où elle etoit allée auec luy. Quand on me seruit le souper, nous nous mimes à table, mais M. Renard,

n'ayant point vû mademoiselle Dany, me demanda où elle etoit : je luy dis qu'elle souperoit dans sa chambre, tout le monde me pria de la faire venir, ils sauoient bien que c'etoit me faire plaisir ; je luy manday de descendre, elle parut aussitôt, belle comme vn petit ange ; sa jupe et son manteau etoit de moire d'argent, la tête chargée de rubans couleur de feu, la gorge fort decouuerte, point de collier de perles, parce que elle auoit le col fort beau; je luy auois dit de mettre mes belles boucles d'oreilles et quinze ou seize mouches. Je me doutois bien que, quand on ne la verroit point, on la demanderoit. On se recria sur sa beauté; elle se mit à table et nous soupames ; quand on eut fini, mademoiselle Dupuis tira de sa poche de grosses dragées, conta par ses doigts que nous etions huit et me pria d'en choisir huit, ce que je fis. Il faut, madame, me dit-elle, que la plus innocente de la compagnie les distribue à sa fantaisie; on donna la commission à mademoiselle Dany, qui nous en donna à chacun vne au hazard. Oh! rompés-les, dit mademoiselle Dupuy, et vous y trouuerez vne petite sentence; on le fit. Il y auoit : *Je n'aime rien, j'aime le bon vin*, la petite eut : *A qui donneray-je mon cœur?* Oh! s'ecria-t-elle, il est tout donné. Et à qui? luy dit-on; elle me regarda tendrement et ne repondit point.

On trouua cela fort joli, je l'appellay et la baisay. Et moy, mignonne, je vous donne le mien. M. Renard, qui etoit auprès de moy, luy fit place, et le reste du souper, elle ne me quitta pas; je l'agaçay pour la faire parler : On dit que vous êtes jolie, qu'en pensés-vous? Mon miroir m'en dit quelque chose, dit-elle, mais ce qui me le fait croire, c'est que la belle dame m'a donné son cœur. Seriés vous bien fachée, ajoutay-je, si vous auiez la petite verolle? Au desespoir, madame, vous ne m'aimeriés plus. Et moy, mignonne, si je l'auois, ne m'aimeriés vous plus? Ce n'est pas de meme, répondit-elle, vous aués tant d'esprit, ma belle dame, et tant de beauté, que quand vous deuiendriez aussi laide que Marguerite (c'etoit ma cuisiniere), on vous aimeroit toujours. Ces petites reponses viues firent plaisir à la compagnie, et je la baisay de bon cœur; on apporta d'excellent ratafia, la bouteille fut bientôt vuide, j'en pris dans vn petit verre et j'en renuoyois la moitié, quand la petite prit le verre des mains du laquais et me demanda, par vn petit signe, la permission de le boire. Voila vne petite personne bien aimable, dit mademoiselle Renard, je ne m'etonne pas que madame l'aime tant. — Helas! luy repondis-je, je l'aime comme ma petite sœur, nous couchons ensemble, nous nous baisons et nous dormons. —

Oh! madame, dit M. le curé. nous sommes persuadés de votre sagesse. — J'en suis caution, dit M. Garnier; vous aués raison, madame, d'aimer mademoiselle Dany, mais permettez-moy de vous dire qu'elle montre trop sa gorge. — Eh bien, monsieur, luy dis-je. je vais luy mettre vne stinquerque. Tout le monde s'y opposa, en disant que ce n'etoit point la mode, mais je ne laissay pas de dire à M. le curé que quand je la menerois à l'eglise, elle auroit toujours vne stinquerque. Je luy tins ma parole, mais la stinquerque étoit si étroite qu'elle ne cachoit rien, et souuent je prenois le pretexte de la raccommoder, afin de pouuoir toucher à sa gorge deuant tout le monde.

On se leua de table, on parla de nouuelles. M. Garnier conta vne histoire du quartier assés plaisante d'un mary qui, en reuenant le soir de la campagne, auoit trouué dans le lit de sa femme vne personne auec vn bonnet de nuit d'homme, et il se trouua que c'etoit sa sœur. Cependant mademoiselle Dany etoit allée par mon ordre se deshabiller et s'etoit venue mettre dans mon lit, par la petite ruelle sans qu'on l'eût vüe; minuit sonna à ma pendule, chacun se leua pour s'en aller; mais, en passant aupres de mon lit, mademoiselle Renard y aperceut la petite Dany et prit vne bougie pour la faire voir, elle etoit quasi à son

seant, de belles cornettes auec des rubans couleur de feu, vne chemise auec des dentelles échancrées fort bas, en sorte qu'on voyoit entierement sa gorge, qui assurement n'étoit point pendante, c'etoit deux petites pommes bien blanches, dont on voyoit tout le tour, auec vn petit bouton de rose au milieu de chacune; elle y auoit mis vne grande mouche ronde pour les faire paroitre encore plus blanches. Je luy auois dit de ne point oter ses boucles d'oreilles ni ses mouches, c'etoit en été, il faisoit chaud, et quoiqu'elle fut fort decouuerte, elle n'auoit pas peur de s'enrhumer; toute la compagnie la baisa. Allons nous en, dit mademoiselle Dupuy, et laissons coucher madame auec ce bel enfant. J'appellay mes gens, qui allumerent vn flambeau et reconduisirent M. le curé et M. Garnier; M. Renard et sa femme n'auoient que le ruisseau à passer, mademoiselle Dupuy et sa fille, qui demeuroient à l'Estrapade, attendirent que mes gens fussent reuenus. Je me deshabillay deuant elles, mis mes cornettes et me couchay, je pris d'abord mon enfant entre mes bras et la baisay trois ou quatre fois, je n'oubliay pas sa gorge; je la mis ensuite dans la belle ruelle afin que mademoiselle Dupuy la vit plus à son aise; je releuay sa chemise par derriere et me collay contre son petit corps, en mettant ma main droite sur sa

gorge; je l'auois bien instruite, elle se tenoit sur le dos et tournoit la tête du coté gauche afin de me donner vn pretexte de m'auancer sur elle en faisant semblant de la vouloir baiser. Voiés, mademoiselle, dis-je à mademoiselle Dupuy, voiés la petite ingrate qui ne veut pas que je la baise, et cependant j'auançois toujours sur elle; enfin quand je fus bien elle tourna vn peu le visage et me donna son petit bec, je la baisay auec vn plaisir incroyable sans changer de place, voulant y reuenir à plusieurs fois. M'aimes-tu, mon petit cœur? luy dis-je. Helas, ouy, madame. Appelles moy mon petit mary ou ma petite femme. J'aime mieux, dit-elle, mon petit mary. Je recommençay à la baiser, nos bouches ne pouuoient pas se quitter, lorsque tout d'vn coup elle s'ecria : Que je suis aise, mon cher petit mary, le petit mary de mon cœur. J'etois bien aussi aise qu'elle, mais je ne disois mot; enfin je me remis sur le dos et nous demeurâmes quelques momens à ne rien dire et à jeter des grands soupirs. Auoués, me dit alors mademoiselle Dupuy, auoués que vous aimés bien mademoiselle Dany! — N'ay-je pas raison et n'est-elle pas bien aimable, et ne suis-je pas bien heureuse de pouuoir l'aimer innocemment, sans offenser ni Dieu ni les hommes? vous aués bien ouy tantôt ce qu'a dit M. Garnier, je ne luy cache rien et il veut bien

être ma caution. On vint auertir que mes gens etoient reuenus, les demoiselles s'en allerent et nous nous endormimes jusqu'a onze heures et demie, qu'on nous eueilla pour aller à la messe. Il etoit fete, nous n'eumes que le tems de mettre nos jupes, vne robe balante et des coeffes.

Nous viuions contens, lorsqu'il arriua encore vn petit orage du coté de M. le cardinal; le superieur du seminaire des vieux prêtres, qu'on venoit d'etablir dans le faubourg Saint-Marceau, luy alla conter que j'etois tous les jours dans mon banc, si parée, si ajustée, si belle, auec tant de rubans et de diamans, qu'il n'osoit y mener ses seminaristes. C'etoit mademoiselle Dany qui en etoit la cause, le bon superieur, qui ne voit pas trop clair, l'auoit prise pour moy; et, la voïant auec des habits fort brillans d'or et d'argent, il auoit cru en conscience en deuoir auertir M. le cardinal. M. le curé fut mandé et interrogé, et repondit qu'il n'y auoit rien de nouueau, et que j'allois tous les jours à l'eglise fort modestement, et que sans doute on auoit pris mademoiselle Dany pour moy. Il me conseilla pourtant d'aller voir M. le cardinal, de m'habiller à l ordinaire et d'y mener mademoiselle Dany fort parée. J'y allay vn jour d'audiance, j'auois ma robe noire, vne jupe aussi noire, je cachay mon corps de moire d'argent, vne crauate de

mousseline, ma perruque auec peu de poudre, de petites boucles d'or aux oreilles et des emplatres de velours aux tempes. Mademoiselle Dany en recompense etoit fort ajustée, vn habit d'vne etoffe d'or à fleurs naturelles, bien coeffée, mes boucles de diamans brillans, sept ou huit mouches. Nous demeurames dans vne antichambre jusqu'à ce que M. le cardinal y vint, en reconduisant madame la duchesse d'Etrées, il m'aperçut et vint à moy. — Monseigneur, luy dis-je, je viens me justifier, ayés la bonté de regarder mon habillement, je ne vais pas autrement à Saint-Medard, si vous ne me trouuez pas bien, j'y changeray ce qu'il plaira à Votre Eminence. — Vous êtes fort bien, me dit-il, apres m'auoir bien examinée, et je vois bien que l'on vous a pris pour cette belle demoiselle là. Il me demanda à qui elle etoit, et je luy contay sa fortune. Il loua ma charité et m'exhorta à auoir soin d'elle. Mademoiselle, luy dit-il gratieusement, soyés aussi sage que vous etes belle, et il alla donner audiance à d'autres personnes; nous nous en allames et fumes bien regardées par deux cens moines qui etoient dans les antichambres. M. le curé de Saint-Medard m'attendoit dans la salle, je luy contay la reception que M. le cardinal nous auoit faite, il entra plus auant et me dit le lendemain que M. le cardinal

luy auoit dit qu'il m'auoit vue habillée fort modestement et qu'il etoit content. Mais qu'il auoit oublié de me remercier de toutes les charitez que je faisois dans la paroisse. On peut juger que cela me fit vn grand plaisir, je retournay trois mois apres à son audiance, à la priere de M. le curé, pour luy proposer vn nouuel etablissement pour vingt orphelins de la paroisse; j'offrois de louer la maison et de leur donner cinq cens liures par an, plusieurs femmes de taneurs, qui sont riches, offroient des sommes considerables; il m'ecouta et me promit de venir sur les lieux examiner la chose. J'etois venue toute seule sans la petite Dany. Le saint cardinal en fut peut-être faché, et me dit que je deuenois coquete, mais qu'il me le pardonnoit à cause des bonnes œuvres que je faisois. Il s'etoit peut-être aperceu que je montrois mon corps de moire d'argent, qu'il n'auoit point vu l'autre fois et que j'auois de plus beaux pendans d'oreilles et sept ou huit mouches. Je deuins rouge comme du feu. Au moins, me dit-il tout bas, si vous etes coquete vous etes modeste, l'vn passera pour l'autre; je luy fis vne profonde reuerence et m'en allay. Il vint quinze jours apres à Saint-Medard, M. le curé m'en auertit, je me rendis à la descente de son carosse. Il voulut bien aller à pied visiter la maison que je voulois loüer pour les

petits orphelins et la trouua commode, il fit deux rües à pied et s'etant aperceu que ma robe et mes jupes trainoient à terre, il voulut absolument qu'un de mes laquais prit mes queües, quoique je m'en deffendisse par respect. Je n'etois pas tombée dans la même faute qu'à sa derniere audiance et je n'a-uois ni mouches, ni pendans d'oreilles. Monsei-gneur, repondis-je, j'attendois Votre Eminence. Il se mit à rire et ne laissa pas de louer fort mon habillement. — Il seroit à souhaiter, dit-il tout haut, que toutes les dames fussent habillées aussi modestement. Il y en auoit là plus d'vne qui pen-soient en elles-memes que quand il n'y etoit pas je faisois vn peu plus la belle. L'etablissement des orphelins reussit et va fort bien.

Peut on s'imaginer que quelque chose eut peu troubler vne vie si delicieuse? Ce fut M. Mansard, surintendant des batimens. qui par amitié vint m'auertir que cinq ou six personnes auoient de-mandé mon apartement au Luxembourg, en di-sant au roy que je ne m'en souciois point et que j'auois vne maison au faubourg Saint-Marceau où je demeurois toujours, qu'il m'auoit deffendu plusieurs fois, mais qu'à la fin il succomberoit, à moins que je ne reuinsse loger au Luxembourg. Je l'ay cru et m'en suis bien repenti depuis, je reuins dans cette malheureuse maison et j'al-

lois le soir chés M. Terrac, où l'on joüe continuellement, je rejouay et perdis des sommes immenses, je perdis tout mon argent et ensuite mes pendans d'oreilles et mes bagues, il n'y eut plus moyen de faire la belle. La rage me prit, je vendis ma maison du faubourg Saint-Marceau, je la perdis, je ne songeay plus à m'habiller en femme, et m'en allay voïager pour cacher ma misere et ma honte, et tacher de dissiper mon chagrin. Je mis auant que de partir la pauure petite Dany dans vne communauté où elle se conduit à merueille, elle se fit deux ans apres religieuse et je payay sa dot.

# TROISIÈME FRAGMENT.

Parallèle de ses auantures auec celles de la marquise-marquis de Banneuille. — La petite Montfleury. — La petite Montdorry. — Jalousie. — Représentation de *Venceslas*. — Voyages en Italie et en Angleterre.

Je ne doute point, madame, que l'histoire de la marquise de Banneuille ne vous ait fait plaisir; j'ay été rauie de me voir en quelque façon autorisée par l'exemple d'vne personne si aimable; j'auoue pourtant que son exemple ne doit pas tirer à consequence. La petite marquise pouuoit bien faire des choses qui m'etoient deffendües, sa prodigieuse beauté la mettant à l'abry de tout. Mais, pour reuenir à mes auantures particulieres, nous demeurâmes encore cinq ou six jours à la campagne; il fallut enfin la quitter pour retourner à Paris et au palais. La presidente ramena la petite Montfleury à son père et luy fit promettre de l'enuoïer quelquefois souper chez elle et coucher quand il seroit trop tard. Cela arriuoit souuent; le carosse de la presidente la ramenoit le lendemain matin et il n'y paroissoit pas.

Cependant le marquis de Carbon qui auoit fait ses affaires dans ses terres reuint à Paris et me vint chercher en arriuant; il etoit sept heures du soir. Il trouua dans la cour M. le president qui rentroit chez luy; ils se firent bien des complimens; le president aimoit le marquis. Vous venés voir ma niece, luy dit-il, elle est plus jolie que jamais; elle est auec ma femme, je vais vous presenter, ils monterent ensemble. Le marquis salua la presidente et me fit aussi cet honneur-là. On commença vne belle conuersation qui dura jusqu'à ce que M. le president vint annoncer que le souper etoit serui et prier le marquis d'en être. Il ne se fit pas prier, mais il se repentit d'etre demeuré lorsqu'il vit arriuer mademoiselle de Mondory que le president auoit enuoyé chercher dans son carosse pour souper au logis. La jalousie du marquis se reueilla; il faisoit ce qu'il pouuoit pour paroitre de bonne humeur, mais je lisois dans son cœur, tout etoit forcé en luy et de tems en tems il me jettoit des regards de tendresse, de depit et quelquefois de colère. La petite Mondory triomphoit et m'accabloit de caresses. — Allons, mademoiselle, me disoit-elle malicieusement, il est tard, allons dans notre chambre, il faut nous friser pour demain. Le marquis n'y put tenir dauantage, ce qu'il voioit le mettoit au desespoir, il s'approcha de mon

oreille et me dit tout bas : Je vous laisse auec votre comedienne, je ne troubleray point vos plaisirs; il s'en alla brusquement, j'eusse bien voulu l'adoucir par quelques petites paroles, je ne le voulois pas perdre et mon cœur se gouuernoit à son ordinaire, il balançoit entre elle et luy.

Mais je fus veritablement touchée la première fois que nous allames à la comedie; nous etions dans la premiere loge que le president auoit fait louer; la presidente, vne de ses amies, le marquis et moy etions au premier rang; on joua *Venceslas* piece de Rotrou, la petite Mondory y faisoit le premier role; mais quand elle me vit dans la loge, parée et contente aupres du marquis, elle se mit à pleurer si fort qu'à peine pouuoit-elle dire ses vers, je me mis à pleurer aussi, voiant bien que c'etoit moy qui luy faisois verser tant de larmes. Le marquis s'en aperçut et me dit tout bas : Mademoiselle, vous l'aimez encore. — Monsieur, luy repliquay-je, je n'yray jamais à la comedie. Ma reponse le toucha et sans me le dire il alla prier mademoiselle de Mondory de me venir voir; elle n'en voulut rien faire et se sauua derriere le theatre toujours pleurant, elle feignit vn mal de dents epouuantable. Pour l'effacer entierement de mon esprit, je resolus d'aller voïager tout de bon, pour dissiper mon chagrin, quitter

si je le pouuois toutes mes petites enfances, qui commençoient à n'etre plus de saison, et m'attacher à quelque chose de plus solide. Je n'étois plus dans cette grande jeunesse qui fait tout excuser, mais je pouuois encore passer pour femme si j'eusse voulu; j'amassay donc le plus d'argent que je pus, remis mes affaires entre les mains du president et partis pour l'Italie auec vn justaucorps et vne epée. J'y ay demeuré dix ans à Rome ou à Venise et m'y suis abimé dans le jeu. Une passion chasse l'autre et celle du jeu est la premiere de toutes : l'amour et l'ambition s'émoussent en vieillissant, le jeu reuerdit, quand tout le reste se passe. Adieu, madame, je vous conteray quand vous voudrez mes voyages d'Italie et d'Angleterre.

# QUATRIÈME FRAGMENT.

Auantures du Berry. — L'autheur se fait passer pour la comtesse des Barres dans la terre de Crespon. — Du cheualier Damecourt, de Mlle de la Grise. — La petite Roselie comédienne passe pour cousin. — L'autheur quitte ce train et voyage en Italie.

Quand ma mere mourut, elle jouissoit de plus de vingt cinq mil liures de rente; elle auoit eu cinquante mil ecus en mariage, quatre mil francs de douaire qui faisoit vn fonds de quatre vingt mil francs, huit mil liures de pension d'vn grand prince et six mil francs d'vne grande reine, son ancienne amie; et cependant, elle ne laissa que douze cens francs d'argent comptant, des pierreries, des meubles, de la vaisselle d'argent, mais aussi elle ne deuoit pas vn sol. Nous etions trois frères : j'etois le cadet, l'ainé etoit intendant de prouince, le second auoit un régiment, et moy j'auois dix mil liures de rente de patrimoine, tant du côté de mon pere que du coté d'vne tante qui

m'auoit fait son heritier et quatorze mil liures de rente en benefices. Je dis d'abord à mes freres que je voulois faire nos partages du bien de ma mere, ils m'auoient fait emanciper, afin de n'auoir pas vn tuteur incommode auec qui il eut fallu discuter toutes les affaires de la maison, ils accepterent ma proposition, se doutant que je les traiterois bien. Nous auions par nos partages à peu pres soixante et dix mil francs du bien de ma mere, je pris dans mon lot les pierreries pour vingt mil francs, pour huit mil francs de meubles et six mil francs de vaisselle d'argent. Cela faisoit trente quatre mil francs, il en restoit trente six pour acheuer ma part, je les abandonnay à mes freres et tout ce qui etoit dû à ma mere, tant de ses pensions que de son douaire, ce qui montoit encore à plus de quarante mil francs. Nous fumes tous trois contens. J'etois raui d'auoir de belles pierreries, je n'auois jamais eu que des boucles d'oreilles de deux cens pistolles et quelques bagues, au lieu que je me voiois des pendans d'oreilles de dix mil francs, une croix de diamans de cinq mil francs et trois belles bagues. C'etoit de quoy me parer et faire la belle, car depuis mon enfance, j'auois toujour saimé à m'habiller en fille, mon auanture de Bordeaux le prouue assez, et quoique j'eusse alors vingt-deux ans, mon visage

ne s'y opposoit point encore. Je n'auois point de barbe, on auoit eu soin dès l'age de cinq ou six ans de me frotter tous les jours auec vne certaine eau qui fait mourir le poil dans la racine pourueu qu'on s'y prenne de bonne heure, mes cheueux noirs faisoient paroitre mon teint passable, quoique je ne l'eusse pas fort blanc. Mon frere ainé etoit toujours dans les intendances et l'autre à l'armée, même l'hiuer. M. de Turenne qui l'aimoit fort luy faisoit donner de l'employ toute l'année pour l'auancer. Une campagne d'hiuer où l'on n'hazarde point sa vie auance plus que deux campagnes d'été, où l'on peut etre tué a tout moment; la raison en est bien aisée à trouuer, c'est que la plupart des jeunes gens veulent venir passer l'hiuer à Paris pour aller à la comedie, à l'opera, et voir les dames; il y en à peu qui sacrifient le plaisir à la fortune. Je n'etois donc contraint de personne et je m'abandonnay à mon penchant. Il arriua meme que madame de la Fayette que je voyois fort souuent, me voiant toujours fort ajustée auec des pendans d'oreilles et des mouches, me dit en bonne amie que ce n'etoit point la mode pour les hommes et que je ferois bien mieux de m'habiller en femme. Sur vne si grande autorite, je me fis couper les cheueux pour être mieux coeffée, j'en auois prodigieusement et il en falloit beaucoup en ce tems là

quand on ne vouloit rien emprunter; on portoit sur le front des petites boucles et de grosses aux deux côtés du visage et tout autour de la tête, auec vn gros bourlet de cheueux cordonné auec des rubans ou des perles, si on en auoit. J'auois assés d'habits de femme, je pris le plus beau et allay rendre visite à madame de la Fayette, auec mes pendans d'oreilles, ma croix de diamans, mes bagues et dix ou douze mouches; elle s'ecria en me voïant : ah la belle personne, vous aués donc suiui mon auis et vous aués bien fait. Demandés plutôt à M. de la R... (qui etoit alors dans sa chambre); ils me tournerent et retournerent et furent fort contens. Les femmes aiment qu'on suiue leurs auis et madame de la Fayette se crut engagee à faire aprouuer dans le monde ce qu'elle m'auoit conseille peut-être vn peu legerement. Cela me donna courage et je continuay pendant deux mois à m'habiller tous les jours en femme; j'allay partout faire des visites, à l'eglise, au sermon, à l'opera, à la comedie, et il me sembloit qu'on y etoit accoutumé; je me faisois nommer par mes laquais madame de Sancy. Je me fis peindre par Ferdinand fameux peintre italien qui fit de moy vn portrait qu'on alloit voir. Enfin je contentay pleinement mon goût. J'allois au Palais-Royal toutes les fois que Monsieur etoit à Paris,

il me faisoit mille amities parceque nos inclinations etoient pareilles, il eut bien souhaite pouuoir s'habiller aussi en femme, mais il n'osoit à cause de sa dignité (les princes sont emprisonnés dans leur grandeur), il mettoit les soirs des cornettes, des pendans d'oreilles et des mouches et se contemploit dans des miroirs. Encensé par ses amans, il donnoit tous les ans vn grand bal le lundy gras. Il m'ordonna d'y venir en robe detroussee à visage decouuert et chargea le cheualier de Pradine de me mener à la courante. L'assemblee fut fort belle, il y auoit trente quatre femmes parees de perles et de diamans. On me trouua assés bien, je dançois dans la derniere perfection et le bal etoit fait pour moy. Monsieur le commença auec mademoiselle de Brancas qui etoit fort jolie (ça été depuis la princesse d'Harcourt) et vn moment apres il alla s'habiller en femme et reuint au bal en masque, tout le monde le connut. D'abord il ne cherchoit pas le mystere et le cheualier de Lorraine luy donnoit la main, il dansa le menuet et s'alla asseoir au milieu de toutes les dames; il se fit vn peu prier auant que d'oter son masque, il ne demandoit pas mieux et vouloit etre veu. On ne sauroit dire à quel point il poussa la coqueterie en se mirant, en mettant des mouches, en les changeant de place et peut etre que je fis

encore pis; les hommes quand ils croient être beaux sont vne fois plus entêtés de leur beauté que les femmes. Quoiqu'il en soit, ce bal me donna vne grande reputation et il me vint force amans la pluspart pour se diuertir, quelques vns de bonne foy. Cette vie etoit delicieuse, lorsque la bizarrerie ou pour mieux dire la brutalité de M. de Montausier me renuersa tout. Il auoit amené M. le Dauphin à Paris à l'opera et l'auoit laissé dans vne loge auec la duchesse d'Vsez sa fille pour aller faire des visites dans la ville. Il n'aimoit pas la musique. L'opera etoit commencé il y auoit vne demie heure lorsque madame d'Vsez m'apperçut dans vne loge de l'autre côté du parterre, mes pendans d'oreilles brilloient d'vn bout de la salle à l'autre, madame m'aimoit fort, elle eut enuie de me voir de plus pres et m'envoïa La... qui etoit à M. le Dauphin me dire de le venir trouuer; j'y allay aussitôt, et l'on ne sçauroit dire toutes les amities que le petit prince me fit. Il pouuoit auoir douze ans. J'auois vne robe blanche à fleurs d'or, dont les paremens etoient de satin noir, des rubans couleur de rose, des diamans, des mouches. On me trouua assés jolie; monseigneur voulut que je demeurasse dans sa loge et me fit part de la collation qu'on lui seruit; j'etois à la joye de mon cœur. Rabajoie arriua, M. de M...

venoit de ses visites, d'abord Madame d'V... luy dit mon nom et luy demanda s'il ne me trouuoit pas bien à son gre. Il me considera quelque tems et puis me dit : j'auoue madame ou mademoiselle (je ne scay pas comment il faut vous appeler) j'auoue que vous etes belle, mais en verité n'aués vous point de honte de porter vn pareil habillement et de faire la femme puisque vous etes assés heureux pour ne l'etre pas? Allés, allés vous cacher, monsieur le Dauphin vous trouue fort mal comme cela. — Vous me pardonnerez, monsieur, reprit le petit prince, je la trouue belle comme vn ange. — J'etois tres fachée et je sortis de l'opera sans retourner à ma loge, resolue de quitter tous ces ajustemens qui m'auoient attiré vne si facheuse reprimande, mais il n'y eut pas moyen de m'y resoudre. Je pris le party d'aller demeurer trois ou quatre ans dans vne prouince où je ne serois point connüe et où je pourrois faire la belle tant qu'il me plairoit.

Apres auoir examiné la carte, je crus que la ville de Bourges me convenoit; je n'y auois jamais été, ce n'etoit pas vn passage pour aller à l'armée et j'y pourrois faire ce qu'il me plairoit. Je voulus aller moy meme reconnoitre les lieux; je partis dans le carosse de Bourges auec vn seul valet de chambre, nommé Bouju, qui etoit à moy depuis

mon enfance. J'auois pris une perruque blonde, moy qui auois les cheueux noirs, afin que quand j'y retournerois personne ne me reconnut. Nous arriuâmes à la meilleure hotellerie et dès le lendemain, je me promenay dans la ville que je trouuay assés à mon gré. Je m'informay s'il n'y auoit point de maison de campagne à vendre dans le voisinage, on me dit que le chateau de Crespon etoit en decret et qu'il appartenoit à vn tresorier de France nommé M. Gaillot. J'allay voir la maison et trouuay vn lieu charmant, vne maison bâtie depuis vingt ans, qu'on vouloit vendre toute meublée, vn parc de vingt arpens, des parterres, des potagers, des eaux plates, un petit bois, de bonnes murailles et au bout du parc vne grande grille de fer qui donnoit sur un ruisseau qui eût porté batteau s'il n'y auoit eu dessus plusieurs moulins où l'on venoit moudre, pour la plus grande partie, de la farine pour la ville de Bourges ; mais je remarquay que vis à vis du parc, il y auoit vne demie lieue où il n'y auoit point de moulins et que je pourrois y auoir vne petite berge pour me promener. Je fus charmé; l'on me dit que le decret se poursuiuoit au Chatelet de Paris; je n'en voulus pas voir dauantage et repartis pour Paris impatient de me faire adjuger la seigneurie de Crespon. Il y auoit vn gros village. Dès que je

fus arriué, j'allay chercher les procureurs dont j'auois pris les noms et la demeure; ils me dirent que la terre auoit été adjugee à vingt-un mil liures et que pour y reuenir il falloit tiercer, c'est à dire en donner vingt huit mille liures. On m'auoit assuré à Bourges qu'elle valloit plus de dix mille ecus; j'en auois enuie, je tiercay, et fus enuoyé en possession de la terre. Ce fut M Acarel, mon homme d'affaire, qui la prit en son nom et m'en fit le meme jour vne declaration; il partit quelques jours apres pour en aller prendre possession. Je luy auois confié mon dessein. M. Gaillot le receut à merueille, il gaignoit sept mil francs à quoy il ne s'attendoit pas. M. Acarel luy dit que la terre etoit pour vne jeune veuue nommée madame la comtesse *des Barres* qui vouloit s'y venir etablir; Acarel conserua le concierge et M. Gaillot luy promit d'auoir l'œil à tout jusqu'à ce que madame la comtesse fut arriuée.

M. Acarel reuint enchanté de ma nouuelle acquisition; je brulois d'enuie de partir, mais il me fallut plus de six semaines pour faire mes preparatifs. J'ecriuis à mes freres que j'allois voiager pendant deux ou trois ans et que je laissois vne procuration generale à M. Acarel. Bouju auoit vne femme fort adroite qui me coeffoit parfaitement bien, mais quand je luy eus dit que je ne voulois

plus quitter l'habit de femme, elle me conseilla de continuer à me faire couper les cheveux à la mode et je le fis; il n'y auoit plus moyen de s'en dedire. Je me fis faire deux habits magnifiques d'etoffes d'or et d'argent et quatre habits plus simples, mais fort propres; j'eus des garnitures de toutes sortes, des rubans, des coeffes, des gands, des manchons, des euentails et tout le reste, jugeant bien que, dans vne prouince, je ne trouuerois rien de tout cela. Je renuoiay tous mes valets, sous pretexte de mon voïage et je les payay; ensuite je louay une petite chambre garnie auprès du palais, et Bouju m'alla louer, dans le faubourg Saint-Honoré, vne maison pour vn mois, où il fit conduire mon carosse, quatre cheuaux et vn cheval de scelle; il arreta aussi vn bon cocher, vn cuisinier, vn palfrenier pour seruir de postillon, vne femme de chambre pour m'habiller et me blanchir et trois laquais deux grands et vn petit pour me porter la queüe, il fit repeindre mon carosse en ebeine et y fit mettre des chiffres auec vne cordeliere pour marquer la veuue et, quand tout fut prêt, il vint me trouver à ma petite chambre. Sa femme m'aporta vne grisette fort propre que je mis auec des coeffes et vn masque, cela etoit fort commode en ce tems là et l'on ne craignoit point d'être reconnu. Bouju alla payer

mon hôtesse et nous montames dans vn carosse de louage qui nous attendoit à la porte. Nous allames à la maison du faubourg Saint-Honoré où mes nouueaux domestiques reconnurent madame la comtesse des Barres pour leur maitresse. Ils parurent assés contens de ma vüe et je leur promis de leur faire du bien pourueu qu'ils me servissent auec affection et qu'ils n'eussent point de querelle ensemble. Deux jours apres, nous partimes pour aller à Bourges, je voulus que M. Acarel vint m'y installer; il etoit dans mon carosse auec madame Bouju. Son mary et Angelique ma femme de chambre etoient dans le carosse de voiture; mon cuisinier etoit sur mon cheval de scelle. J'auois dans les coffres de mon carosse ma vaisselle d'argent et sous mes pieds ma cassette de pierreries que je ne perdois pas de veüe; mes meubles, lits, tapisseries, habits, linges, etoient dans les magasins du carosse public où l'on auoit mis deux cheuaux de plus tant il etoit chargé, quoique nous fussions au mois de may où les chemins sont beaux. Nous partimes le meme jour et nous fimes les memes traittes que le carosse de voiture afin que je pusse auoir mes gens tous les soirs pour me seruir. La premiere couchee en descendant de carosse je vis vn de mes cousins germains sur la porte de

l'hotellerie, mais je n'otay pas mon masque et il n'y connut rien; nous étions partis le lendemain auant qu'il fut eueillé.

En arriuant à Bourges nous allames descendre chez M. Gaillot, M. Acarel luy auoit ecrit le jour et l'heure que nous deuions arriuer; il vint au deuant de nous dans son carosse à vn quart de lieüe de la ville; il monta dans le mien et M. Acarel et madame Bouju monterent dans le sien. J'etois bien aise de l'entretenir en particulier, il me fit le portrait de toute la ville de Bourges et me parut homme de bon esprit, il auoit pourtant derangé ses affaires, mais il luy restoit encore du bien. Nous arriuames chez luy, il me presenta à sa femme et me mena dans mon appartement, où il me laissa sans songer à m'entretenir, je jugeay qu'il n'etoit pas trop prouincial. J'allay, dès le lendemain, voir ma maison, qui me plut encore dauantage et j'y fis porter tous mes meubles; il fallut pourtant que je demeurasse quatre ou cinq jours chés M. Gaillot, jusqu'à ce que tout fut rangé. Je ne vis personne à Bourges et ne fis aucune visite, j'allois seulement à la messe, et lorsque je m'apperceuois qu'on auoit enuie de me voir, j'otois mon masque vn moment, ce qui redoubloit leur curiosité. Enfin j'allay m'etablir tout de bon à Crespon; j'y trouuay vn curé fort homme de bien

sans faire le bigot, il aimoit l'ordre et la joye, et sauoit fort bien allier les deuoirs de sa profession auec les plaisirs de la vie. Je vis d'abord que je m'en accommoderois à merueille, je luy appris mon humeur afin qu'il s'y accommodat, cela etoit juste et l'assuray que je ne voulois point qu'il s'y contraignit pour moy, parce que je ne me contraindrois point pour luy; je luy dis que je serois fort assidue à la paroisse, que je tacherois à auoir le careme de bons predicateurs, que j'aurois soin des pauures, que je le priois d'etre de mes amis et de venir souuent souper chés moy sans façon, que je n'en mettrois pas plus grand pot au feu et je luy tins parole. J'auois toujours à diner vn bon potage et deux grosses entrées, vn gros bouilly et deux assietes d'entremets, de bon pain, de bon vin, le roty du soir etoit tout pret à mettre en broche quand il arriuoit quelqu'un.

Il y auoit dans mon village deux ou trois maisons de gentilshommes, qui n'etoient pas fort aisés. Le curé m'amena le cheualier d'Hanecourt, qui me parut vn esprit doux et mediocre, mais il etoit beau comme le jour et le sauoit bien. Il auoit été mousquetaire et auoit fait trois ou quatre campagnes; le metier luy auoit semblé rude et depuis deux ans, il s'etoit remis à prendre des lieures. Il fit d'abord le passionné, mais je ne tatay point

de ses mines et crus qu'il ne me trouuoit belle que parce que j'etois riche; je le traitay pourtant fort honnetement et souffris ses assiduités.

Quand ma maison fut rangée, j'allay à Bourges. J'affectay d'auoir vn habit fort honnête, mais fort simple, des dentelles mediocres, point de diamans, des boucles d'oreilles d'or, vne coeffure fort modeste, des coeffes que je n'otay point dans mes visites, des rubans noirs, point de mouches. J'allay descendre chés M. et madame Gaillot, qui me menerent chés M. du Coudray, lieutenant-general. C'etoit vn homme fort laid mais de bonne mine et qui auoit beaucoup d'esprit, il me receut auec de grandes distinctions et me presenta sa femme et sa fille. La femme auoit cinquante ans et on voioit bien qu'elle auoit été belle; la fille en auoit quinze ou seize, vn petit pruneau relaué, mais si viue, de si bonne humeur, qu'elle en etoit fort aimable.

Pendant que j'y etois, il vint vne visite. C'etoit la marquise de la Grise auec sa fille, qui me parut fort jolie. Je n'eus pas le tems de l'examiner, la nuit alloit tomber, je reuins chez moy. Je fis grande amitié auec la lieutenante generale, qui me rendit ma visite des le lendemain; j'eus le plaisir de luy montrer les apartemens tournés et meublés autrement qu'elle ne les auoit vus. Ma grande chambre etoit magnifique, vne tapisserie

de Flandres des plus fines, vn lit de velours incarnat auec des franges d'or et de soie, des sieges de commodité que j'auois fait de mes vieilles jupes, vne cheminee de marbre; il n'y manquoit que des miroirs, mais j'en eus de fort beaux quinze jours apres. Madame la marquise du Tronc mourut dans son chateau, à trois ou quatre lieües de Bourges, ses meubles furent vendus et j'achetay à fort bon marché deux trumeaux de glace, deux glaces de cheminee, vn grand miroir et vn chandelier de cristal. On peut juger que ma chambre en fut bien parée. J'auois de plein pied vne antichambre, vne grande chambre, vn cabinet et vne gallerie dans le retour sur le jardin et, dans le double du batiment, vne chambre à coucher, vn petit oratoire et deux garde-robes, auec vn degré de degagement. De l'autre côté de l'escalier, etoit vne salle à manger auec vn petit degré qui montoit de la cuisine. J'auois aussi vn appartement bas que je destinay aux hôtes, sans compter vn corridor qui regnoit le long du batiment où il y auoit cinq ou six chambres auec de bons lits; je ne parle point des chambres des valets ni des ecuries où il ne manquoit rien. Je menay madame la lieutenante generale par toute la maison et luy donnay vn fort bon diner, quoiqu'elle ne fut venuë qu'à midy et demy, afin que je ne fisse rien d'extraordinaire.

Elle me pria de luy faire l'honneur de venir diner chez elle le jeudy suiuant, et me dit qu'elle y feroit trouuer les principales dames de la ville qui mouroient d'enuie de me voir.

Je m'y rendis au jour marqué, mais je crus deuoir mettre mes plus beaux atours; je n'auois encore paru à Bourges que fort negligée. Je mis vn corps de robe d'une etoffe à fond d'argent et brodée de fleurs naturelles, vne grande queüe trainante, la jupe de même; ma robe etoit rattachée des deux cotés, auec des rubans jaunes et argent et vn gros nœud par derriere pour marquer la taille; mon corps etoit fort haut et rembouré par deuant pour faire croire qu'il y auoit là de la gorge, et effectiuement j'en auois autant qu'une fille de quinze ans. On m'auoit mis dès l'enfance des corps qui me serroient extremement et faisoient eleuer la chair qui étoit grasse et potelée. J'auois eu aussi fort grand soin de mon col, que je frottois tout les soirs auec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui rend la peau douce et blanche. J'etois coeffée auec mes cheueux noirs à grosses boucles, mes grands pendans d'oreilles de diamans, vne douzaine de mouches, vn collier de perles fausses plus belles que les fines, et d'ailleurs en me voïant tant de pierreries, on n'eût jamais cru que j'eusse voulu

rien porter de faux. J'auois changé à Paris ma croix de diamans que je n'aimois point contre cinq poinçons que je mettois dans mes cheueux; ma coeffure etoit garnie de rubans jaunes et argent, ce qui faisoit fort bien auec des cheueux noirs, point de coeffe, nous etions au mois de juin, vn grand masque qui me cachoit toutes les jouës de peur du halle, des gands blancs, vn euantail, voilà ma parure; on n'eut jamais deuiné que je n'etois pas vne femme. Je montay dans mon carosse auec madame Bouju à onze heures et demie pour aller à Bourges, j'arriuay à midy chez madame la lieutenante generale qui alloit monter en carosse, elle voulut en me voïant remonter chés elle, mais je l'en empechay quand je sceus qu'elle alloit à la messe à l'eglise cathedralle; c'etoit la messe des paresseuses, toutes les belles de la ville y etoient et tous les galands; je montay dans son carosse et nous y allames. On me regarda tant et plus; ma parure, ma robe, mes diamans, la nouueauté, tout attiroit l'attention. Apres la messe, nous passames entre deux hayes pour aller à notre carosse et j'entendis plusieurs voix dans la foule qui disoient : *Voilà une belle femme;* cela ne laissoit pas que de me faire plaisir. La compagnie priée nous attendoit au logis; M. le lieutenant general me vint donner la main à la des-

cente du carosse, et je trouuay dans l'appartement la marquise de la Grise et sa fille, M. et madame Gaillot et l'abbé de Saint-Siphorien, qui auoit vne abbaye à deux lieuës de Bourges; c'etoit vn vieillard qui auoit beaucoup d'esprit et qui se sentoit encore de la galanterie du tems passé. Madame, me dit-il, on m'en auoit beaucoup dit et j'en trouue encore dauantage. Je repondis à ses civilitez et embrassay madame de la Grise, qui me parut bonne femme; elle n'auoit pas plus de quarante ans et ne faisoit point la belle; tout son amour propre s'étoit tourné sur sa fille, qui le meritoit bien. C'etoit de ces petites beautés fines qui n'ont que la cape et l'epée, de petits traits, vn beau teint, de petits yeux pleins de feu, la bouche grande, les dents belles, les leures incarnates et rebordées, les cheueux blonds, la gorge admirable, et, quoiqu'elle eût seize ans, elle n'en paroissoit que douze. Je la caressay fort, elle me plut, je la baisay cinq ou six fois de suite, la mere etoit rauie; je racommoday sa coeffure qui n'etoit pas de bon air, je luy dis auec amitié qu'elle montroit trop sa gorge et je luy montray à attacher sa collerete vn peu plus haut; la pauure mere n'auoit point de paroles pour me remercier. Madame, luy dis-je, j'ay aupres de moy vne femme qui m'a eleuée qui est fort adroite, c'est elle qui me coeffe,

et il me semble qu'on me trouue assez bien. Toute la compagnie s'ecria qu'on ne pouuoit pas etre mieux coeffée, et qu'on voïoit bien que je venois de Paris, où les dames ont le bon air. Ce n'est pas, ajoutay-je, que je ne sçache me coeffer toute seule; on est quelquefois paresseuse, mais c'est vn grand auantage à vne demoiselle de se passer quand elle veut de sa femme de chambre. Madame, dis-je à madame de la Grise, si vous voulés me confier mademoiselle votre fille pour huit jours, je vous reponds qu'elle saura se coeffer parfaitement. Je la feray etudier ce joly metier là trois heures par jour, je ne la quitteray pas de vuë, elle couchera auec moy et sera ma petite sœur. Madame de la Grise me dit qu'elle auroit l'honneur de me voir chés moy pour me remercier de toutes les bontés que j'auois pour sa fille; je n'insistay pas dauantage. On vint dire qu'on auoit serui, nous etions douze a table; la chère fut grande, assés mal seruie, le mary et la femme donnoient à tous momens des ordres quelquefois differens; c'etoit vne criaillerie perpetuelle. Pour moy je parlois à mes gens en particulier et puis je ne les regardois plus; tout alloit comme il pouuoit et ordinairement tout alloit bien.

Apres le diner, on but chacun vn petit coup de rosolis de Turin; on ne connoissoit alors ni caffé,

ni chocolat; le thé commençoit à naitre. On passa à quatre heures dans vn grand cabinet, où la musique nous attendoit; elle etoit composée d'une theorbe, d'vn dessus, d'vne basse de viole, et d'vn violon; vne demoiselle jouoit du clauecin et pretendoit accompagner, mais elle le faisoit fort mal, ce n'etoit pas sa faute, elle s'en etoit deffenduë autant qu'elle auoit pu. L'organiste de la cathedralle, qui deuoit faire ce personnage, etoit malade, et madame la lieutenante vouloit absolument vn concert bon ou mauuais. Il commença, et visa d'abord au chariuary. Je ne pus m'empecher de donner quelques auis à la demoiselle, que son clauecin etoit d'vn demy ton trop bas, qu'il falloit faire des pauses et obseruer des silences en de certains endroits; mes auis ne furent pas inutiles, elle n'en sauoit pas assés pour en profiter. Mais, madame, me dit le vieil abbé de Saint-Siphorien, vous parlés comme si vous sauiés parfaitement la musique, mettés vous là et accompagnés. La pauure demoiselle sortit aussitôt de sa place et tout le monde me pressa tant que je la pris. Je voulus d'abord donner quelques idées de ma capacité et je jouay quelques preludes de fantaisie et la descente de Mars, où il faut beaucoup de legereté de main; tous les musiciens virent bien à qui ils auoient affaire et me prierent

de regler leur concert. Je n'y eus pas grande peine, j'accompagnois à liure ouuert toutes sortes de musique, meme italienne. Le concert joua juste et de mouuement, et il étoit huit heures qu'on ne croyoit pas qu'il en fut six, madame Bouju vint m'auertir que mon carosse etoit prêt. Je n'aimois pas à me mettre à la nuit auec mes pierreries, je pris congé de la compagnie et les priay de me venir voir, ils me le promirent. Je ne croyois pas qu'ils me tiendroient sitôt parole. Je les vis arriuer le lendemain à midy, dans vn grand et vieux carosse à portiere de la marquise de la Grise; il en sortit elle et sa fille, M. le lieutenant general, sa femme et sa fille, et l'abbé de Saint-Siphorien. Il etoit bon homme et tout le monde vouloit l'auoir. Je vis leur carosse par la fenetre. J'etois veritablement dans mon negligé : vne robe de chambre de taffetas incarnat, vn fichu, vne echelle de rubans blancs, des cornettes à dentelles auec des rubans incarnat sur la tête, pas vne mouche, mes petites boucles d'or; je descendis en bas et les receus auec la meme joye que si j'auois été bien parée. Mesdames, leur dis-je, vous m'aurés vue de toutes les façons. — Je ne say, madame, dit le vieil abbé, laquelle de toutes ces façons vous est la plus auantageuse, mais je sens bien qu'il y a quarante ans, j'aurois mieux

aimé la bergere que la princesse On se mit à rire. Je proposay d'aller dans le jardin et je les menay jusqu'au bois, afin de donner le tems à mon cuisinier de mettre à la broche; vne demie heure après, on nous vint dire qu'on auoit serui; le diner fut petit et bon. Vous n'aués, mesdames, leur dis-je, que le necessaire, vous en trouuerés toujours autant, j'ay enuie que vous y reueniés souuent.

Je trouuay mademoiselle de la Grise plus jolie que jamais, et, sous pretexte de luy montrer quelque chose sur le clauecin, je l'entretins en particulier. Ma belle enfant, luy dis-je, vous ne m'aimés point. Elle se jetta à mon col, au lieu de me repondre. Parlés moy auec franchise, seriés vous bien aise de venir passer huit jours auec moy? Elle se mit à pleurer et m'embrassa auec tant de tendresse, que je connus bien que son petit cœur etoit touché. Mais, luy dis-je, madame votre mere y consentira-t-elle? Ma chere mere en meurt d'enuie, mais elle n'oseroit vous en parler, elle a peur que tout ce que vous aués dit là dessus ne soit vn compliment. — Eh bien, ma chere enfant, luy dis-je en la baisant de tout mon cœur, je feray tomber le discours sur votre coeffure et nous verrons ce qu'elle dira. Nous rentrames aussitôt où etoit la compagnie et, sous pretexte de quelque ordre que j'auois à donner, je fis le bec à

madame Bouju, qui vn moment apres passa par la chambre où nous etions pour aller à ma garde-robe; je l'appellay et luy dis, madame, voyés vn peu la coeffure de mademoiselle de la Grise. Comment la trouvez-vous? Elle la tourna, et dit, en verité, madame, c'est dommage qu'une si belle personne et qui a des si beaux cheueux soit si mal coeffée à l'air de son visage. Elle nous fit remarquer ensuite qu'elle auoit trop de cheueux sur le front, et que les boucles qui accompagnoient son visage l'offusquoient et cachoient ses belles jouës. Je pris la parole et dis à madame de la Grise : Vous voulez bien que je vous enuoy demain madame Bouju pour coeffer mademoiselle de la Grise, vous verrés quelle difference il y aura. Le vieil abbé interrompit et me dit : Est-il juste, madame, que vous vous priuiés de vos gens? Vous offrites hier à madame de la Grise de garder sa fille pendant huit jours et de la rendre sauante en coeffure. Si madame la comtesse, dit madame la lieutenante generale, m'en offroit autant pour ma fille, je la prendrois au mot. Et moy, dit la petite fille, j'en serois bien aise. Ah! madame, s'ecria madame de la Grise, n'allés pas sur notre marché. Mes belles demoiselles, leur dis-je en riant, je garderay chez moy celle qui m'aimera le mieux. — C'est moy! c'est moy! s'ecrierent-elles

toutes deux en même tems en se jettant à mon col; leur petite dispute rejouit fort toute la compagnie. Ne vous fachés point, leur dis-je, nous auons de quoy vous contenter toutes deux l'une apres l'autre. Je parlois ainsi afin de faire croire que je les aimois egalement. Il est juste, dit madame de la Grise, que ma fille passe la premiere, et la voila toute prete. Je n'en suis point jalouze, dit la lieutenante generale, pourueu que la mienne ait son tour. Comme il vous plaira, leur dis-je, je les aime fort toutes deux et seray rauie de leur rendre vn petit seruice. Il fut resolu que mademoiselle de la Grise demeureroit chez moy et que mademoiselle du Coudray y viendroit apres faire le meme apprentissage. Ces dames s'en retournerent à Bourges, et dès le soir on apporta à mademoiselle de la Grise ses coeffures et du linge. J'enuoiay chercher M. le curé pour souper auec nous, il amena le cheualier d'Hannecourt et je leur presentay ma petite pensionnaire qui rioit aux anges; après le souper je renuoyay le curé et le cheualier. J'auois impatience de me coucher, et je crois que la petite fille en auoit aussi bonne enuie que moy. Madame Bouju la coeffa de nuit et la fit coucher la premiere dans mon lit à la petite ruelle, je vins peu de tems apres et dès que je fus couchée, je luy dis : approchés vous, mon petit

cœur. Elle ne se fit pas prier, et nous nous baisâmes d'une maniere fort tendre, nos bouches étoient collées l'vne sur l'autre. Je tins longtems la petite fille entre mes bras et baisay sa gorge qui-etoit fort belle, je luy fis mettre aussi la main sur le peu que j'en auois, afin qu'elle fut encore plus asseurée que j'étois femme; mais je n'allay pas plus loin, le premier jour. Je me contentay de voir qu'elle m'aimoit de tout son cœur. Le lendemain nous eumes plusieurs visites du voisinage, la petite fille s'ennuyoit et me disoit tout bas, ma belle dame (c'est le nom qu'elle s'auisa de me donner), que je trouue la journée longue! j'entendis ce qu'elle vouloit dire. Dès que nous fumes couchées, il fallut pas luy dire de s'approcher, elle pensa me manger de caresse, je creuois d'amour et je me mis en deuoir de luy donner de veritables plaisirs. Elle me dit d'abord que je luy faisois mal, et puis elle fit vn cry, qui obligea madame Bouju de se leuer pour voir ce que c'etoit. Elle nous trouua fort pres l'une de l'autre; la petite pleuroit, et toutefois elle eut le courage de dire à Bouju : Madame, c'est une crampe à quoy je suis sujette, qui m'a fait bien mal. Je la baisay de tout mon cœur, et ne quittois point prise. Ah! quelle douleur, s'ecria-t-elle encore. Mademoiselle, dit Bouju qui etoit vne vieille narquoise, cela pas-

sera et vous serés bien aise quand vous ne sentirés plus de mal. En effet, le mal etoit passé et les larmes de douleur deuinrent des larmes de plaisir, elle m'embrassoit de toute sa force et ne disoit mot. M'aimes tu bien mon petit cœur? luy dis-je. Helas! ouy, je ne me sens pas, je ne sçay ce que je fais. M'aimerés vous toujours, ma belle dame? Je luy repondis par cinq ou six baisers fort humides et je recommençay la meme chanson; elle ne nous donna pas tant de peine que la première fois, la petite fille ne cria plus, elle fit seulement de longs soupirs qui venoient de son cœur. Nous nous endormimes, nos plaisirs ne nous faisoient pas oublier ce que nous auions promis à la mere. Bouju s'appliqua à luy aprendre à se coeffer, mais je luy dis de faire filer ses leçons au moins quinze jours. Je commençois à craindre de perdre de vue ma petite amie et je ne songeois qu'auec dedain à celle qui luy deuoit succeder. Trois jours apres, madame de la Grise vint diner auec nous. J'auois dit à la petite fille qu'il ne falloit pas luy dire que nous nous aimions tant; elle m'auoit repondu : Oh! que je n'ay garde, ma belle madame, de dire à ma chere mere, les plaisirs que nous auons ensemble; elle seroit jalouse, car nous couchons presque toujours ensemble et nous ne sommes pas si aises; j'aime pourtant bien ma

chere mere, mais j'aime encore mieux et mille fois dauantage la belle madame. L'innocence de cette pauure enfant me faisoit plaisir et vn peu de peine, mais je rejettois bien loin vne pensée qui eût troublé ma joie.

Madame de la Grise trouua sa fille fort bien coeffée, mais elle n'eut pas le plaisir de la voir à la besogne. Madame, luy dis-je, demeurés auec nous le reste de la journée et vous verrés demain comment elle s'y prend; mon lit est grand, nous coucherons ensemble et la petite couchera auec Bouju. Elle se fit vn peu prier et y consentit, puis j'en fus assés fâchée, c'etoit vne nuit perdue, mais d'vn autre coté, cela etablissoit merueilleusement la confiance de la mere. Nous dinames, nous nous promenames dans le parc, et le soir apres souper je fis dire des vers à mademoiselle de la Grise. J'etois bonne comedienne, c'etoit mon premier metier. J'ay choisy, dis-je à la mere, vne comedie sainte (c'est *Polyeucte*), elle n'y verra que de bons sentimens. La petite fille disoit les vers assés mal, mais j'auois connu qu'auec vn peu d'application, elle les diroit aussi bien que moy; elle les entendoit et il suffit d'entendre pour bien prononcer. Madame de la Grise ne pouuoit se lasser de me remercier; je luy fis de petites confidences sur sa fille, qu'elle ne se tenoit pas assez droite,

qu'elle etoit malpropre, qu'elle ne rangeoit pas ses hardes, afin qu'elle luy en fit de petites reprimandes; cela faisoit merueille et luy faisoit connoitre que je voulois son bien et que je n'en etois pas coeffée. Nous soupames et nous nous couchames; on auoit seulement mis des draps blancs pour madame de la Grise. Quand nous fumes couchées, je m'approchay d'elle, je la baisay deux ou trois fois et puis me mis à ma ruelle en luy disant : dormons. C'est ainsi madame, luy dis-je, que j'en vse auec votre enfant et je vous assure qu'elle dort comme vn sabot; elle fait de l'exercice toute la journée, court dans le jardin auec Angelique; il faut bien que cela dorme. Le lendemain, la pauure mere fut rauie quand elle la vit tourner vne boucle auec vne adresse surprenante. Bouju luy disoit : je vous assure, madame, que dans quinze jours, mademoiselle en saura autant que moy. Nous dinames, et madame de la Grise s'en alla et nous fit grand plaisir. Que nous nous baiserons ce soir, disoit la petite. Il me semble qu'il y a dix ans que je n'ay embrassé la belle madame. Dès que nous eumes soupé, nous nous couchames; il falloit bien recompenser le tems perdu. Nous primes nos plaisirs ordinaires, la pauure enfant n'y entendoit pas finesse. Quatre ou cinq jours apres, la lieutenante generale, sa

fille, madame de la Grise et le bon abbé vinrent diner auec nous et y passerent la journée. La petite du Coudray, qui auoit beaucoup d'esprit, disoit continuellement : En verité, mademoiselle de la Grise est bien longtems à aprendre à coeffer, il me semble que j'aurois croqué cela en quatre leçons, on ne demandoit que huit jours et il y en a plus de quinze. Elle croyoit auancer ses affaires et les reculoit, j'aurois voulu qu'elle eut été bien loin, j'aimois ma petite amie et, pour elle, je ne l'aimois point du tout.

Nous fumes encore trois semaines dans les plaisirs. Mademoiselle de la Grise se coeffoit parfaitement bien; je la menay à sa mere, mais je voulus qu'elle se coeffat toute seule ce jour là sans que Bouju y mit la main. Et auant que de partir, je luy mis aux oreilles de petites boucles d'vn seul rubis entouré de douze petits diamans; elles etoient fort jolies. Je vous ferois bien vn plus beau present, luy dis-je, mais mon petit cœur, on en parleroit. Madame de la Grise fut charmée; elle la montroit à tout le monde et assuroit sur ma parole qu'elle s'etoit coeffée toute seule; elle faisoit quelque façon de luy laisser prendre les petites boucles. C'est vne bagatelle, luy dis-je, je les auois etant fille, elles ne me conuiennent plus. Madame la lieutenante generale luy dit en riant :

Si madame la comtesse en donne autant à ma fille, j'en seray bien aise. C'etoit me l'offrir, il fallut bien la prendre, j'y etois engagée. Je l'emmenay auec moy et la garday seulement huit jours; Bouju luy aprit à coeffer si prodigieusement vite que j'en etois etonnée. C'etoit vn petit esprit vif, ardent, qui se coeffoit le matin et, au lieu de s'aller promener, se decoeffoit l'apres dinée pour se recoeffer le soir; elle couchoit auec moy, je la baisois en nous couchant, je receuois ses petites caresses, mais je ne m'hazardois à rien auec elle. Outre qu'elle n'étoit pas si aimable que mademoiselle de la Grise, je la trouuois plus fine et peut-etre plus instruite. Elle n'eut jamais cru comme Agnes qu'on fait les enfans par l'oreille. Elle etoit flatteuse au dernier point et je l'aurois peut etre aimée si je n'eusse pas vû l'autre. Enfin, au bout de huit jours, je la ramenay à Bourges triomphante; elle sauoit fort bien se coeffer et croyoit auoir gagné vne bataille, d'auoir appris en si peu de tems. Sa mere prit part à son triomphe. Mademoiselle de la Grise auouoit qu'il luy auoit fallu vn mois pour en aprendre autant. Vous saués bien ce qui en est, ma belle madame, me disoit-elle en particulier, mais je me soucie peu que tout le monde me trouue vne sotte pourueu que vous pensiés autrement.

On me vint dire deux jours apres que M. l'intendant etoit arriué à Bourges pour faire le departement des tailles; il s'appelloit M. de la Barre, il auoit été int ndant d'Auuergne et prit ensuite l'epée, fit de belles actions à la guerre et deuint vice-roy de Canada, où il est mort. Je crus qu'il etoit de mon deuoir et de mon interet de l'aller voir. J'y allay habillée fort modestement, j'auois seulement mes boucles d'oreilles de diamans et trois ou quatre mouches. La lieutenante generale me presenta, il me reçeut à merueille On luy auoit déjà parlé de moy. Trois ou quatre jours apres, la lieutenante generale m'auertit dès le matin qu'il deuoit me venir voir le lendemain et qu'il l'auoit priée d'être de la partie. Je luy preparay vne petite fete. Je mis ce jour là le plus bel habit que j'eusse. Je me coeffay auec des rubans jaunes et argent, mes grands pendans d'oreilles, vn collier de perles, vne douzaine de mouches, je n'oubliay rien à mon ajustement. Il arriua à midy auec le lieutenant general, sa femme et sa fille, dès que je vis son carosse dans l'auenuë, je descendis en bas pour le receuoir; les intendans sont les rois des prouinces, on ne sauroit leur faire trop d'honneur. Il parut surpris de la beauté de ma maison et de la propreté des meubles. Je luy proposay d'aller faire vn tour du jardin en atten-

dant qu'on seruit. M. le curé et M. le cheualier d'Hannecourt m'aiderent à faire les honneurs. Vne demie heure apres, nous retournames à la maison et nous vimes arriuer madame et mademoiselle de la Grise auec l'abbé de Saint-Siphorien. On se mit à table, la chere fut grande et delicate, tout etoit bon. Nous passames dans mon cabinet où la musique etoit toute prête. J'auois fait venir les musiciens de Bourges et je me mis au clauecin pour accompagner. Comment, dit M. l'intendant, madame la comtesse en est aussi? Je ne repondis que par trois ou quatre pièces de Chambonniere, que je jouay toute seule et puis le concert commença. Il etoit composé d'vn dessus et d'vne basse de viole, d'vn theorbe, d'vn violon et de mon clauecin, nous ne jouames que des pieces que nous auions bien concertées. L'intendant parut charmé; le concert dura jusqu'à six heures du soir. On proposa la promenade, nous n'auions été qu'à l'entrée du parc, nous allames jusques à la grille et nous vimes sur la petite riuiere vne berge que j'auois fait faire depuis peu. Il y auoit des sieges bien matelassés et au milieu vne table longue couuerte de tous les fruits de la saison, les demoiselles, qui ne s'y attendoient pas, furent rauies et mangerent bien des pêches.

Nous nous promenames pendant plus d'vne

heure et demie, et quand on eut fait collation, je proposay de donner la comedie à M. l'intendant. j'auois apris à mademoiselle de la Grise vne scene de *Polyeucte*. Allons, mademoiselle, luy dis-je, prenés le chapeau de M. l'intendant, il vous portera bonheur, vous serez *Seuere* et moy *Pauline*. Nous commençames, le pauure intendant faisoit des continuelles exclamations. J'ay ouy, disoit-il, la Duparc, elle n'approche pas de madame la comtesse. Eh! monsieur l'intendant, luy dis-je, c'est mon premier metier, j'auois vne mere qui auoit composé vne troupe parmy ses voisins et voisines et tous les jours, nous jouïons ou *Cinna* ou *Polyeucte* ou quelqu'autre piece de Corneille. La petite de la Grise ne joüa pas mal. La nuit approchoit, on rentra dans le parc, il y auoit encore du chemin, les carosses etoient prets; la compagnie s'en alla fort contente de la reception que je leur auois faite, et ma paroisse ne s'en trouua pas mal, M. le curé n'oublia pas de la recommander à M. l'intendant.

Madame de la Grise auoit besoin de M. l'intendant aussi bien que moy et voulut aussi luy donner vne fete, elle me consulta vn jour que je l'etois allée voir à Bourges. Je luy conseillay de luy donner vn bon souper et vn bal, point de musique, on ne luy pouuoit donner rien de nou-

ueau là dessus et meme si vous voulés, madame, ajoutay-je en riant, je me feray encore comedienne pour l'amour de vous, mademoiselle de la Grise fait assés bien son petit personnage. Elle me dit qu'il luy falloit huit jours pour se preparer, et qu'elle me prieroit de venir voir la disposition de sa maison pour controller. Mais, madame, ma fille jouoit si mal aupres de vous. Il est surprenant, luy dis-je, qu'elle joue si bien; je ne luy ay donné que cinq ou six leçons, encore autant elle fera mieux que moy; vn petit voyage à Crepon ne luy seroit pas inutile, elle se fortifieroit dans sa coeffure. Madame, me dit madame de la Grise, vous aués trop de bonté pour ma fille, j'ay peur d'en abuser. Elle ne laissa pas de la faire apeller. Ma fille, luy dit-elle, voulés vous bien aller passer cinq ou six jours auec madame la comtesse? Elle ne repondit point et courut à sa chambre faire son petit paquet, qu'elle apporta sous son bras. Il me semble ma fille que vous n'etes gueres fachée de me quitter. Ma chere mere, luy repondit-elle, je suis bien aise d'aller auec madame la comtesse. Nous l'embrassames toutes deux, sa reponse auoit été si spirituelle. Je retournay chez moy, ce fut vne veritable joye dans la maison quand on vit la petite fille, on l'aimoit et tous les domestiques s'etoient aperçus que je l'aimois

de tout mon cœur. Mademoiselle, luy dit Bouju, venés vous encore apprendre quelque chose? Vous saués le frisé, mais vous ne saués pas si bien le tapé. Nous soupames, il etoit tard. Nous mourions d'enuie de nous coucher, la nuit nous parut encore plus agreable qu'elle n'auoit encore fait, vne petite absence aiguise l'appetit.

Le lendemain, il me vint dans l'esprit que j'etois bien ingrate et que, depuis plus de six semaines, je n'auois pas donné signe de vie à M. et madame Gaillot; je leur enuoyay sur-le-champ mon carosse auec vne lettre par laquelle je les conjurois de venir passer deux ou trois jours dans leur maison et qu'ils en etoient toujours les maitres. Ils ne se firent pas prier et je les vis arriuer auant midy; ils voulurent loger dans le dortoir, ils en connoissoient les lits et choisirent le meilleur. Je les regalay le mieux qu'il me fut possible, nous allames nous promener apres diner; il n'y eût pas vn coin dans le parc qu'ils ne voulussent voir et toujours pour admirer les augmentations que j'y auois faites. Enfin ils me mirent sur les dents et mademoiselle de la Grise aussi, ils s'en aperceurent vn peu tard et m'en firent bien des excuses, il n'y paroitra plus, leur dis-je, quand nous aurons bien dormi.

Nous soupames, et madame Gaillot me pressa

de me coucher. Je ne suis pas accoutumée, leur dis-je, à m'endormir de si bonne heure, mais je ne seray pas fachee de me coucher, cela me reposera, à condition que nous causerons jusqu'à minuit. Bouju vint et Angelique, mon autre femme de chambre, on me frisa, on mit mes cheueux sous des papillotes, on attacha mes cornettes, on me mis vne camisolle chamarée de dentelles d'Alençon, j'otay mes boucles d'oreilles de diamans et en mis de petites d'or, mes mouches tomboient assés d'elles-memes et je me couchay entre deux draps. Toutes les dames ne vous ressemblent pas, me dit madame Gaillot et il faut etre aussi belle que vous etes pour auoir si peu besoin de secours etrangers; votre miroir vous suffit et vous dit continuellement que vous aués tout par vous meme. Mademoiselle de la Grise etoit là toute droite. Allons, allons petite fille, luy dis-je, venés vous coucher, vous etes aussi lasse que moy. Angelique l'eut deshabillée en vn moment, elle se mit à sa petite ruelle, M. et madame étoient dans la grande ruelle et commençoient à me conter vne histoire arriuée depuis peu à Bourges, lorsque je dis à mademoiselle de la Grise, qui faisoit la serieuse, approchés vous, mon enfant, venés me donner le bon soir et puis vous dormirés; nous ne voulons pas vous contraindre. Elle s'aprocha et je la pris entre mes

bras et la fis passer du côté de la grande ruelle; elle etoit sur le dos et moy j'etois sur le côté gauche, la main droite sur sa gorge, nos jambes entrelassées l'vne dans l'autre, je me panchay tout à fait sur elle pour la baiser. Voiés, dis-je à madame Gaillot, la petite insensible, elle me faisoit tout le chemin et ne repond point aux amitiés que je luy fais. — Cependant j'auançois mes affaires, je baisois sa bouche plus vermeille que le corail et luy donnois en meme tems des plus solides plaisirs; elle n'eut pas la force de se retenir et dit à demi-haut auec vn grand soupir : Ah! que j'ay de plaisir. Vous voilà donc reueillée ma belle, demoiselle, luy dit M. Gaillot. Elle vit bien qu'elle auoit dit vne sottise. Il est vray, dit-elle. Je mourois de froid quand je suis entrée dans le lit et presentement j'ay chaud, je suis bien aise. Je ne la baisois plus et m'etois aussi remise sur le dos. Elle ne m'aime point, leur dis-je, et vous voiés que je l'aime bien. Le moyen, reprit madame Gaillot, qu'elle n'aime pas vne si belle dame. Cela n'est pas vray, dit la petite fille en se mettant à son sceant, j'aime la belle madame de tout mon cœur; et en meme tems elle se jetta sur moy à corps perdu et me baisoit auec des transports qui marquoient que c'etoit tout de bon. Chacun à son tour, luy dis-je, vous etiés froide comme vne glace

il n'y a qu'un moment, et presentement j'ay enuie de l'etre, mais je n'en ay pas la force. En disant cela, je la fis remettre à sa place et repris sous pretexte de la baiser, l'attitude conuenable à nos veritables plaisirs. Les personnes qui les regardoient les augmentoient encore, il est bien doux de tromper les yeux du public. — Nous nous remimes ensuite tranquillement sur le cheuet; nos têtes etoient l'une aupres de l'autre et nos corps se joignoient encore de plus pres. Mon fils, disoit madame Gaillot à son mary, as-tu jamais vu deux visages plus gracieux? Il est vray, luy dis-je, que mon petit cœur est fort joly. Et vous belle madame, vous n'êtes pas jolie, vous êtes belle comme vn ange, et en disant cela nous nous baisions. Mon enfant est fort joly, disois-je à madame Gaillot, mais moy, je suis vieille aupres d'elle, songés que j'ay vingt ans. C'est ainsy que se passa la soirée, nos hôtes s'en allerent et nous nous endormimes.

Le lendemain, M. le curé et M. le cheualier d'Hannecourt souperent auec nous; madame Gaillot me pressa fort de me coucher comme la veille. Ce n'est pas de meme, luy dis-je, la compagnie est plus grosse, il faut y faire plus de façons. Je me laissay pourtant persuader. Ce ne seroit pas pour moy, madame, que vous vous contraindriés, di-

soit M. le curé. La petite fille se coucha aussi et s'approcha de moy fort pres, nos têtes se touchoient, mais nous ne nous baisions pas. Vous ne vous aimés donc plus aujourd'huy, dit madame Gaillot, vous ne vous baisés point. M. le curé, dis-je en riant, ne le trouueroit peut etre pas bon. Moy, madame, et qui y a-t-il de plus innocent? C'est vne sœur ainée qui baise sa cadette. Apres cette permission, je fis passer mademoiselle de la Grise comme la veille du côté de la grande ruelle et de la compagnie; elle se mit sur le dos (elle sauoit bien comment il falloit se mettre) et je m'auançay sur elle pour la baiser. Ce baiser fut long et nous n'auions point encore eu tant de plaisir; je quittois sa bouche de tems en tems, et rangeay ma tête sur le cheuet à côté de la sienne, mais sans changer la situation de nos corps. C'est ma petite femme, disois-je à M. le curé. Vous êtes donc aussy mon petit mary, s'ecria la petite fille en ouurant les yeux qu'elle auoit tenus longtemps fermés. J'y consens, luy dis-je, je seray ton petit mary et tu seras ma petite femme; voila M. le curé qui y consentira aussi. De tout mon cœur, dit-il en riant, et moy dit M. Gaillot, je m'offre à nourrir tous les enfans qui viendront de ce mariage. Pendant qu'ils se rejouissoient, nous nous rejouissions aussi, j'auois repris ma petite femme

et je la baisois encore mieux que je n'auois encore fait; nous ne proferions pas une parole, seulement quelquefois : mon petit mary, mon cher cœur, et bien des soupirs. Voila donc vne affaire faite, dit madame Gaillot, voilà madame la comtesse mariée; ses amans n'ont qu'à chercher fortune ailleurs. Elle disoit cela malicieusement à cause du cheualier d'Hannecourt, qui ne trouuoit pas le mot pour rire à tout ce que nous faisions. Nous nous remimes ensuite à notre sceant, auec des petits manteaux fourés sur nos epaules; il commençoit à faire froid. Puis, nous causâmes fort gayement, je leur lus mes lettres de Paris (on aime les nouuelles dans les prouinces) et on s'alla coucher.

Les jours suiuans se passerent aussi agreablement, ce fut vne plaisanterie perpetuelle sur notre petit-mariage, M. et madame Gaillot retournerent à Bourges et en parlerent à tout le monde. Et lorsque madame de la Grise me vint voir : Comment, mon beau monsieur, me dit-elle en riant, vous epousés ma fille sans me le dire. Au moins luy dis-je, madame, ça été en bonne compagnie et en presence de mon curé. Madame, me dit-elle, ma maison est prete, me voulez vous faire le plaisir de la venir voir. Il est jeudy, ce sera dimanche que je donneray à souper à M. l'inten-

dant. Je l'assuray que je serois chés elle le lendemain à trois heures apres midy, je n'y manquay pas, mais je ne ramenay point mademoiselle de la Grise; je dis à sa mere qu'elle auoit la migraine, que je l'auois fait coucher, et que dimanche nous irions diner auec elle. Nous aurons, luy dis-je, assés de tems pour nous habiller, l'intendant ne viendra chés vous qu'à huit heures du soir. Je trouuay la maison fort bien disposée, vne grande salle pour les valets, la chambre de madame de la Grise pour le bal (on en auoit ôté le lit), son cabinet, qui etoit assés grand pour vne retraite qui soulageroit beaucoup la salle du bal, et sa chambre à coucher pour nous habiller. J'approuuay tout et m'en retournay à Crepon, j'y trouuay ma petite femme qui fut aussi aise que moy. Nous auions encore trois jours à être ensemble et ils furent bien employés; M. le curé nous tint compagnie les soirs. Le cheualier d'Hannecourt n'y vint point, il etoit malade ou faisoit semblant de l'etre; il etoit vn peu jaloux.

Le dimanche, apres auoir entendu la grande messe, je montay dans mon carosse auec mademoiselle de la Grise et Bouju. Nous portames tout ce qu'il falloit pour nous parer. Nos cheueux etoient frisés dès la veille et sous des papillotes Nous fimes vn diner fort leger, tant nous auions

enuie de nous ajuster. Je voulus absolument que Bouju coeffat mademoiselle de la Grise la premiere, elle deuoit etre la reine du bal. Quand elle fut tout à fait habillee et coeffee, je luy ôtay les boucles d'oreilles de rubis que je luy auois données et luy mis mes beaux pendans d'oreilles de diamans; la mere se recria qu'elle ne le souffriroit point, mais je luy dis si fortement qu'elle me desobligeroit qu'enfin elle y consentit. Je luy mis aussi dans les cheueux mes poinçons de diamans. J'etois rauie de la voir si belle et je la baisois de tems en tems pour ma peine. Et vous, madame, dit mademoiselle de la Grise, vous n'aurés plus rien. Il est vray que vous etes belle, vous n'aués pas besoin d'être ajustée. Je mis aussi à ma petite femme douze ou quinze mouches. On n'en sauroit trop mettre pourueu qu'elles soient petites. Pour moy, j'auois vne fort belle robe, bien coeffée, vn colier de perles, des pendans d'oreilles de rubis (ils etoient faux), mais on les croyoit fins, le moyen de croire que madame la comtesse qui auoit tant de belles pierreries, en voulut porter de fausses? Il y auoit douze dames priées au souper, et chacune deuoit auoir vn cavalier pour la mener à la première courante. A sept heures, tout etoit arriué. M l'intendant ne vint qu'à huit; on se tint jusques au souper dans

le cabinet et, suiuant que nous l'auions projeté, nous recitames deux scenes de *Cinna;* la petite fille les dit à merueille et l'on conuint que j'etois vne bonne maitresse, mais aussi etoit elle vne bonne ecoliere. On auoit mis deux tables dans la salle du bal, de douze couuerts chacune, seruies toutes deux egalement; les dames s'etoient partagees. Le souper fut fort bon. A dix heures et demie, la compagnie repassa dans le cabinet et l'on rangea la salle du bal, on alluma les bougies et le bal commença à onze heures. La courante d'abord et puis les petites dances. On vint dire à minuit à madame de la Grise qu'il y auoit en bas des masques qui demandoient à entrer. On fut rauy. Il en parut deux bandes fort propres, on les fit danser aussitot; mais il y eut vn masque qui se distingua extremement; il auoit vn habit magnifique et dançoit parfaitement bien, personne ne le reconnoissoit. Je dançay souvent auec luy, je mourois d'enuie de le connoitre. Il ne voulut point ôter son masque. Je le menay dans le cabinet et le pressay tant quand nous fumes seuls, qu'il me fit voir le visage du cheualier d'Hannecourt. J'auoue que cette galanterie me toucha et je le priay de ne se point demasquer puisqu'il n'etoit venu au bal que pour moy. On ne l'eût jamais deuiné. Il auoit mis à son habit vne année de son reuenu.

Il sortit sans qu'on s'en aperçut et retourna chés luy. Nous dançames jusqu'à quatre heures et madame de la Grise ne voulut jamais souffrir que je m'en allasse à cette heure là; elle auoit fait mettre des draps blancs au lit de sa petite chambre et j'y couchay. Elle voulut absolument coucher avec sa fille dans le lit de sa femme de chambre.

Je retournay le lendemain à Crepon et soupay auec M. le curé et le cheualier d'Hannecourt. Je traittay celui-ci mieux qu'à l'ordinaire et luy fis assés d'amitié; cela luy donna la hardiesse de s'ouurir à M. le curé sur le dessein qu'il auoit de m'offrir ses seruices. Il me voyoit vne jeune veuue assés bien faite et fort riche, il eut bien voulu m'epouser. M. le curé qui etoit son ami, m'en fit la proposition, mais de fort loin, et je la rejettay d'encore plus loin. Monsieur, luy dis-je, je suis heureuse et maitresse de mes actions, je ne veux point me rendre esclave; j'auoue que le cheualier est fort aimable, je chercheray quelques occasions de luy faire plaisir, mais je ne l'épouseray point. Apres cela, je luy dis que j'etois fachée que le cheualier eut fait faire un si bel habit pour l'amour de moy et je luy donnay vne bourse où il y auoit cent louis d'or, en le priant de la mettre sur la table du cheualier sans qu'il s'en aperceut; que s'il m'en parloit, je nierois tou-

jours la chose. Le curé loüa ma generosité et me dit que je ne pouuois jamais mieux l'employer.

Il n'y auoit plus que trois semaines de carnaual lorsqu'il arriua à Bourges vne troupe de comediens; j'en fus bientôt auertie par madame la lieutenante generale qui me pria à souper apres la comedie; je n'y manquay pas et eus assés de plaisir. Le sieur du Rosan qui faisoit le rolle d'amoureux, joüoit comme Floridor et il y auoit vne petite fille de quinze ou seize ans, qui ne faisoit que les suiuantes et que je demêlay comme vne tres bonne comedienne. Tout le reste des acteurs et des actrices étoit au dessous du mediocre. Dans les villes de prouince, on joüe la comédie tous les jours. C'etoit vne affaire de retourner tous les soirs à Crepon. Madame de la Grise me proposa de passer le carnaual chés elle. Madame, me dit-elle, vous ne m'incommoderés point du tout, je couche toujours dans ma petite chambre. Je vous doneray la grande et vne garderobe pour vos femmes. Mais repliquay-je, où couchera mademoiselle de la Grise? Belle demande, dit-elle en riant, auec son mary. J'accepte, repartis-je aussi en riant. Cependant, tout le carnaual je m'acquittay de mon devoir sans que la petite fille se doutât de rien; elle etoit dans l'innocence, mais ce n'etoit plus le tems

de la petite Montfleury. J'allay chés moy le lendemain et donnay ordre qu'on m'apportât tous les jours à Bourges des chapons gras qu'on eleuoit dans ma basse-cour, des légumes du potager et des fruits d'hiuer, dont j'auois vne bonne prouision. Cela ne laissoit pas de faire plaisir à la cuisine de madame de la Grise. Nous allions tous les jours à la comedie; au bout de deux ou trois jours, j'enuoyay querir du Rosan et luy dis que la petite comedienne étoit capable de jouer les plus grands rolles. Il est vray, madame, me dit-il, mais nos premieres comediennes n'y consentiront jamais, si vous ne vous serués de votre autorité. J'en parlay à M. l Intendant, qui les en pria fort honnetement et le jour suiuant, mademoiselle Roselie (c'etoit son nom) fit le rolle de Chimene dans le *Cid;* elle s'en acquitta fort bien. La petite fille me plaisoit, elle etoit fort jolie, j'etois né pour aimer des comediennes. Je la fis venir chés moy et luy donnay des auis. Ma belle, luy dis-je, il y a des endroits où il faut prononcer les vers fort vite et d'autres fort doucement; il faut changer de ton, tantôt haut et tantôt bas; vous bien mettre dans la tête que vous êtes Chimene, ne point regarder les spectateurs, pleurer quand il le faut ou du moins en faire semblant. Je pratiquay deuant elle les leçons que je luy donnois, elle connut

bientôt que j'etois maitresse passée. Dès le lendemain, je reconneus à sa manière de jouer que j'y auois mis la main, sa tante et tous les comediens me remercierent. C'est vn tresor, leur dis-je, que vous auiés chez vous sans le connoitre et ce sera peut être la meilleure comedienne de son siecle. Les applaudissemens du public les assuroient de la même chose, et leurs parts qui augmentoient tous les jours les persuadoient encore mieux. La petite fille etoit rauie de se voir princesse et fêtée de tout le monde.

L'archeueque de Bourges arriua dans ce tems là, il etoit de la maison de ***, bonhomme nullement magicien, reglé dans sa conduite, mais il aimoit tous les plaisirs innocens. Madame la lieutenante generale me mena chés luy; il me receut à merueille et me parla de ma maison dont on luy auoit fait vne peinture vn peu flattée. Il me promit de la venir voir et je le priay de me faire cet honneur là. Le dimanche gras, j'allay à Crepon preparer tout pour le receuoir, mes appartemens etoient assés bien meublés, mais je fis dresser vn theatre en forme dans vne chambre ou il deuoit y auoir plus de cent bougies allumées. Je voulois donner la comedie au bon eueque sans qu'il en sçût rien; je fis auertir secretement les comediens. Il arriua le dimanche à quatre heures, il

faisoit vn assés beau soleil, je le fis entrer seulement dans le parterre, le froid nous chassa bientôt à la maison, toutes les dames de Bourges s'y etoient rendües. Je menay monseigneur dans la salle de la comedie et le fis asseoir dans vn fauteuil presque malgré luy. Vous êtes à la campagne, monseigneur, luy dimes nous. Cecy est sans consequence. La comedie commença, il ne put s'en dedire, d'ailleurs c'etoit *Polyeucte*, vne comedie sainte; il fut tout rassuré.

La petite Roselie fit Pauline et charma toute la compagnie. Le bon archeueque la fit venir, il auoit grande enuie de la baiser, mais il n'osa. Je le fis pour luy, je commençois à l'aimer serieusement et la regardois comme mon ouurage. Le souper suiuit la comedie et fut bon et fort long, on y but la santé de l'archeueque; il etoit minuit quand on s'en retourna à la ville, il n'y eut que madame de la Grise qui demeura auec sa fille. Je l'auois priée et j'auois mes petites raisons pour cela de donner son carosse pour ramener les comediens apres qu'ils eurent bien soupé, le mien n'eut pas suffi; je luy donnay à mon tour le lit de ma grande chambre, mais pour le coup, je fus prise pour dupe, elle fit coucher sa fille auec elle et je n'eus garde d'insister.

Le lendemain je retournay à Bourges auec elles,

sous prétexte d'aller remercier l'archeueque, mais en effet pour voir Roselie que j'auois bien enuie de posseder trois ou quatre jours toute seule à Crepon. J'allay pour cela à la comedie deux heures auant qu'elle commençat, tous les comediens et comediennes me vinrent remercier, ils etoient charmés de Roselie. Je pris sa tante à part et luy dis qu'il ne falloit pas la tüer en la faisant jouer tous les jours et que tout au plus, elle ne pouuoit jouer que deux fois la semaine, faisant les grands rolles et aïant quelquefois à dire cinq ou six cens vers. — Je le vois bien madame, me dit la bonne tante, mais nos camarades ne songent qu'à gagner de l'argent et quand elle joüe il y a bien plus de monde. — Donnés la moy luy dis-je, il est aujourd'hui dimanche je vous la rameneray jeudy, et à l'avenir, croyez moy, ne la faites jouer que le dimanche et le jeudi, cela la reposera. Je vous promets meme de luy faire repeter son rolle, elle n'en sera pas plus mal. Elle me remercia fort et je menay sa niece coucher à Crepon. On peut croire aisement qu'elle coucha auec moy. Je la caressay de mon mieux et la voulus mettre d'abord sur le pied de mademoiselle de la Grise, mais elle resista. Elle etoit veritablement fort sage, je le vis bien dans la suite, mais elle etoit mieux instruite que la petite

de la Grise; vne comedienne à seize ans en scait plus qu'vne fille de qualité à vingt. Je la pressay, elle m'auoit obligation et voyoit bien que je l'aimois, je luy promis de ne l'abandonner jamais. Je la tenois entre mes bras et la baisois de tout mon cœur, nos bouches ne pouuoient se quitter, nos deux corps n'en fesoient qu'un. Fiés vous à moy, luy disois-je, vous voiés mon petit cœur que je me fie à vous; mon secret, le repos de ma vie est entre vos mains. Elle ne repondoit point et soupiroit; je la pressois de plus en plus, je sentois que sa resistance molissoit, je redoublay mes efforts et acheuay cette sorte de combat où le vainqueur et le vaincu se disputent l'honneur du triomphe. Il me sembloit que j'auois encore plus de plaisir auec elle qu'auec mademoiselle de la Grise, la condition et l'innocence de l'vne etoient bien remplacées par la gentillesse de l'autre, qui auoit tous les agremens de la coquetterie. Notre coup d'essay deuint la regle de notre vie, son plaisir luy fit croire aisement que je l'aimerois toujours, elle m'accabloit d'amitiés et je fus obligee de la conjurer de moderer sa tendresse aux yeux du public, quoique nous pussions nous en donner les marques les plus fortes sans craindre la medisance.

Le jeudy suivant, je ne manquay pas de ra-

mener Roselie à Bourges; on trouua qu'elle faisoit toujours de mieux en mieux. J'allay souper chez M. le lieutenant general, mademoiselle de la Grise y etoit fort négligee et fort triste; je l'aimois encore quoique la petite comedienne eut pris le dessus et je luy demanday auec amitié ce qu'elle auoit; elle se mit à pleurer et s'enfuit. Je luy reparlay encore apres souper. Hélas, madame, me dit-elle, pouués vous me demander ce que j'ay? vous ne m'aimés plus et vous allés coucher à Crepon auec Roselie; elle est plus aimable que moy, mais elle ne vous aime pas tant. Je la laissois dire et ne scauois que luy repondre, lorsque sa mere me pria de passer dans son cabinet et me dit que M. le comte des Goutes demandoit sa fille en mariage. C'etoit vn gentilhomme du païs, qui auoit huit à dix mil liures de rente, je luy conseillay de ne pas manquer cette affaire là, tant pour me delivrer de l'importunité de la petite fille que parce qu'elle etoit bonne et aussi à cause de mes remords. J'auois toujours peur que le petit commerce que nous auions ensemble ne produisit quelque mauuais effet qui eut etrangement embarrassé la compagnie, au lieu qu'auec Roselie j'allois à bride abattue sans auoir peur de faire vn faux pas.

Huit jours apres, on declara le mariage de ma-

demoiselle de la Grise auec le comte des Goutes et j'allay à Bourges leur faire mes complimens. Je crus être obligée en honneur et conscience de donner des airs à mademoiselle de la Grise. Ma chere enfant, luy dis-je, vous allés vous marier, il faut tacher d'être heureuse. Votre mary est bien fait et paroit fort honnete homme, il vous aime, mais il ne sera pas toujours amant, il faut vous attendre à excuser ses humeurs. Vous etes sage, il ne faut jamais luy donner lieu d'etre jaloux. Ne songés qu'à luy plaire, vous attacher à votre menage, auoir bien soin de vos enfans, si Dieu vous fait la grace d'en auoir; c'est la benediction du mariage et le plus doux lien des gens mariés. Mais ecoutés moy, ma chere enfant, je crois que vous vous souuenés assés des heureuses nuits que nous auons passées ensemble, souuenez vous bien de faire par raison auec votre mary la premiere nuit de vos noces tout ce que vous fites auec moy naturellement et sans sauoir ce que vous faisiés. Laissés vous longtemps presser, deffendés-vous, pleurés, criés, afin qu'il croye vous apprendre ce que je vous ay appris, de là dépend toute la douceur de votre vie. Je vous ouure les yeux presentement, parcequ'il le faut absolument, vous ne deuez pas être en peine de votre secret, je suis aussi interessée que vous

à le garder. La pauure fille se mit à pleurer. Sa mere entra dans le cabinet où nous etions, madame, luy dis-je, elle pleure, il faut loüer sa modestie. Sa mère la baisa : ma fille, luy dit-elle, vous aués bien de l'obligation à madame la comtesse; suiués les conseils qu'elle vous donnera et cachés vos larmes. Nous rentrames dans la chambre où etoit la compagnie. Le lendemain l'archeueque les maria luy meme et trois jours apres les mariés allerent à leur terre qui est à sept lieües de Bourges. Je leur promis de les aller voir et je leur tins parole deux mois apres. Elle etoit deja grosse; je la trouuay occupée de son mary et du plaisir d'auoir vne maison arrangée. C'est un grand plaisir pour une jeune femme qui sort de dessous l'aile de sa mere et qui ordonne en maitresse. Il me parut que je ne luy etois pas encore tout à fait indifferente, mais à la fin la vertu fit en elle ce que l'inconstance auoit fait en moy.

Apres Pâques, l'archeueque s'en alla à Paris: l'intendant n'étoit plus à Bourges, toute la noblesse qui y passoit l'hiuer etoit allée chacun dans son village. Les comediens ne gagnerent pas de quoy païer les chandelles. Ils annoncerent leur depart. Roselie pleuroit nuit et jour dans la crainte de me quitter; j'en etois aussi fachee

qu'elle. Je menay sa tante à Crepon et luy dis que je voulois faire la fortune de sa niece, que si elle vouloit me la donner, je la menerois à Paris dans six mois, et la ferois receuoir à l'hotel de Bourgogne, sa capacité et mes amis m'assurant de reussir dans mon dessein. J'apuiay ma proposition d'vne bourse de cent louis d'or, que je mis dans les mains de la bonne tante, elle n'en auoit jamais tant vu ensemble. Il faudroit, madame, que j'eusse perdu le sens, si je refusois la fortune de ma niece; je vous la donne et j'espere que vous ne l'abandonnerés pas. Notre marché conclu, elle retourna à Bourges et dit à la troupe qu'elle n'etoit plus en peine de sa niece et que madame la comtesse s'en etoit chargée. C'etoit vne grande perte pour eux; mais telle est la destinée des comediens de campagne; dès que quelqu'vn d'eux deuient bon, il quitte et vient à Paris. En effet, du Rosan leur joua bientôt après le meme tour. Floridor connoissoit son mérite et le pressoit depuis six mois d'aller à Paris. Il etoit chef de sa troupe et il aimoit la petite Roselie qu'il preuoyoit deuoir etre vn jour vne bonne comedienne, cela le retenoit. Mais quand il vit que j'auois pris la petite fille, il n'hesita plus il alla s'offrir à l'hôtel de Bourgogne et il y fut reçu auec l'acclamation du public.

Dès que les comediens furent partis, je retournay à ma maison et ne vins plus gueres à Bourges. J'auois auec moy Roselie que j'aimois fort et madame la comtesse des Goutes s'en etoit allée auec son mary. Je ne songeois plus à elle, vne femme mariée ne m'etoit plus rien, le sacrement effaçoit d'abord tous ses charmes. M. le curé et le cheualier d'Honnecourt nous tenoient compagnie; le cheualier auoit pris son party en homme sage et s'etoit reduit à être de mes amis. Je mis Roselie sur un autre pied que celuy d'vne comedienne; je luy fis faire des habits fort propres. J'enuoyai à Paris quatre de mes poinçons de diamans qu'on troqua contre de fort belles boucles d'oreilles que je luy donnay. Je la menois partout auec moy dans les visites de mon voisinage, sa beauté et sa modestie charmoient tout le monde. Je m'auisay d'aller à la chasse et de m'habiller en amazone; j'y fis aussi habiller Roselie, et la trouuay si aimable auec vne perruque et vn chapeau, que peu à peu, je la fis tout à fait habiller en garçon. C'etoit vn fort joly caualier, et il me sembloit que je l'en aimois dauantage. Je l'apellois mon petit mary; on l'apelloit partout le petit Comte ou M. Contin. Il me seruoit d'écuyer. Je me lassay de luy voir vne perruque et je luy fis couper vn peu de cheueux. Elle auoit vne tête charmante,

ce qui la rendoit bien plus jolie. La perruque vieillit les jeunes gens. Ce diuertissement etoit fort innocent et dura sept ou huit mois; mais par malheur, M. Contin eut mal au cœur, perdit l'appetit, prit la mauuaise habitude de vomir tous les matins. Je soupçonnay ce qui étoit arrivé et lui fis reprendre ses habits de fille, comme plus conuenables à son etat present et plus propres à le cacher; je luy faisois mettre des grandes robes de chambres trainantes et sans ceinture, on disoit qu'elle etoit malade; les migraines, les colliques vinrent à notre secours. La pauure enfant pleuroit souuent, mais je la consolais en l'assurant que je ne l'abandonnerois jamais. Elle m'auoüa qu'elle n'auoit ni pere ni mere et ne sauoit d'où elle etoit; que sa tante etoit vne tante postiche qui l'auoit prise en amitié à l'age de quatre ans. Je ne m'etonnay plus qu'elle me l'eut donnée si aisement. Au bout de cinq ou six mois, je vis très bien que tout se decouuriroit en prouince, et auec scandale. L'aimant autant que je faisois, je songeay à la mettre entre les mains de personnes habiles qui pussent la guerir d'vn mal qui n'est pas dangereux, pourueu qu'on ne l'aigrisse pas en le voulant trop cacher. Il falloit aller à Paris, où l'on se cache aisement. Je recommanday ma maison à M. le curé et partis dans mon carosse auec Roselie, Bouju et sa femme;

mon cuisinier à cheual. J'auois mandé à M. Acarel de me louer vne maison auec vn beau jardin dans le faubourg Saint-Antoine, resolüe d'aller peu à la ville, jusqu'à ce que la petite fut guerie.

Des que je fus arriuée, je mis Roselie chés vne sage-femme qui en eut grand soin; je l'allois voir tous les jours et luy faisois de petits presens pour la rejouir. Je ne songeois qu'à elle, je ne songeois point à moy ni à me parer. J'auois des habits fort propres et toujours des coeffes, sans mettre jamais ni pendans d'oreilles ni mouches. Enfin Roselie mit au monde vne petite fille que j'ay fait bien eleuer, et, à l'age de seize ans, je l'ay mariée à vn gentilhomme de cinq ou six mil liures de rente; elle est fort heureuse. Sa mere, au bout de six semaines, redeuint plus belle que jamais et alors je resongeay aussi à ma beauté. Je m'ajustay fort et allay à la comedie auec deux dames de mes voisines. Roselie y parut comme vn petit astre; mais elle fut bien etonnée et moy aussi lorsqu'elle vit sur le theatre Rosan qui faisoit le personnage de Maxime dans *Cinna*. Il nous reconnut aisement et vint nous voir dans notre loge. Il ne se sentoit pas de joye, et il me parut que Roselie n'etoit pas fachée! Je luy dis où je demeurois et luy permis de me venir voir. Nous le vimes des le lendemain, et il ne finissoit

point sur la beauté de la petite fille, sa passion se reueilla. — Madame, me dit-il, ma fortune est faite; je n'ay encore qu'vne demie part, mais je l'auray bientôt toute entière. C'est huit mil liures de rente. J'epouseray Roselie, si vous me la voulés donner, et je me flatte que faite comme elle est, si elle n'a point oublié à dire des vers, je la feray receuoir dans la troupe. Je luy repondis que je luy en parlerois et qu'il reuint dans trois ou quatre jours. Je luy en parlay des la meme nuit, en l'embrassant de tout mon cœur : voïés, luy dis-je en pleurant, si vous me voulés quitter. Elle me dit assés froidement qu'elle feroit tout ce que je voudrois. Cela ne me plut pas, et je résolus de la marier. Je la fis coucher dès le lendemain dans vne chambre separée; cela la toucha, elle me crut en colere; quand tout le monde fut couché, elle me vint trouuer dans mon lit et me demanda cent fois pardon. Eh madame, me dit-elle, quand je serois mariée ne m'aimeriés vous plus? Non mon cher enfant, luy dis-je, vne femme mariée ne doit aîmer que son mary. Elle se mit à pleurer et m'embrassa si tendrement que je lui pardonnay et m'imaginay etre encore à Crepon.

Du Rosan reuint et pressa. Je luy dis que Roselie n'ayant pas de bien, il falloit voir, auant toutes choses, si elle seroit receue dans la troupe. Non,

madame, reprit-il comme vn homme fort amoureux, je ne demande rien, sa petite personne est vn assez grand tresor. Je ne l'ecoutay pas et luy dis que le lendemain j'irois à la comedie, que Roselie seroit dans ma loge fort parée, qu'il la fit remarquer à ses camarades et qu'apres la piece ils me vinssent tous prier de venir sur le theatre quand tout le monde seroit sorti pour faire dire quelques vers à la fille. Cela fut executé : on joua le *Menteur;* Floridor, apres la piece, nous conduisit sur le theatre et pour me rejouir, je dis auec la petite fille des scenes de *Polieucte* que nous auions dites ensemble plus de cent fois. Les comediens etoient dans l'extase et sans autre examen vouloient receuoir Roselie. Mais je m'y opposay. Il faut, leur dis-je, consulter le public. Faites la afficher, qu'elle joue cinq ou six fois et puis vous verrés. Du Rosan trouuoit cela bien long et moy je le trouuois bien court. Il falloit le lendemain des noces renoncer pour jamais à ce que j'aimois; je m'y resolus pourtant et ne voulus point empecher l'établissement de ma chere enfant. Je m'etois aussi aperçüe qu'elle ne haïssoit pas Rosan. Elle joua publiquement sur le theatre de l'hotel de Bourgogne et, dès la premiere fois, le parterre la fit taire, à force d'acclamations. Les comediens la reçurent dans les formes, et luy don-

nerent en entrant vne demie part. Elle n'auoit point d'habit de theatre, ils sont fort chers. Je luy donnay mil ecus pour en auoir et du Rosan luy en donna autant. Il commença à presser son mariage; je reculois toujours, tantôt c'etoit des habits que je luy faisois faire, tantôt c'etoit du linge, je voulois faire la noce chés moy. Enfin le jour fatal arriua; Roselie fut mariée et je ne luy touchay plus le bout du doigt. Je fis la noce à mes depens et l'accablay de petits presens. Je luy auois donné à Crepon des boucles d'oreilles de quatre mil francs.

Dès que la petite fille fut mariée, je ne songeay plus qu'à moy; l'enuie d'etre belle me reprit auec fureur; je fis faire des habits magnifiques, je remis mes beaux pendans d'oreilles qui n'auoient pas veu le jour depuis trois mois, les rubans, les mouches, les airs coquets, les petites mines, rien ne fut oublié. Je n'auois que vingt trois ans, je croïois être encore aimable et je voulois être aimée. J'allois à tous les spectacles et à toutes les promenades publiques. Enfin j'en fis tant que plusieurs gens me reconnurent et me suiuirent pour sauoir où je logeois. Mes parents trouuerent mauuais que je fisse encore vn personnage qu'on auoit pardonné à vne grande jeunesse; ils me vinrent voir et m'en parlerent si serieusement

que je me resolus de quitter tout ce badinage, et pour cela j'allay voïager tout de bon en Italie. Une passion chasse l'autre : je me mis à joüer à Venise, je gagnay beaucoup, mais je l'ay bien rendu depuis. La rage du jeu m'a possedé et à troublé ma vie. Heureux si j'auois toujours fait la belle; quand meme j'eusse été laide; le ridicule est préferable à la pauureté.

FIN.

# TABLE

—



---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

## RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

Collection d'ouvrages français curieux, des XVI[e] et XVII[e] siècles, en vers ou en prose, littéraires, facétieux ou historiques et devenus très-rares, réimprimés rigoureusement dans toute la pureté des textes, enrichis de Notices préliminaires et de Notes, par les soins d'une Société de bibliophiles, et tirés de 100 à 115 exemplaires, plus deux sur peau vélin dans le format in-12 elzévirien (in-12 de couronne).

### OUVRAGES PARUS JUSQU'AUJOURD'HUI :

**Les Muses incognues**, recueil de poésies (1604). 1 vol.

**Le Premier acte du Synode nocturne des Tribades Lemanes, Vnelmanes**, etc. Diatribe (1608). 1 vol.

**Le Livret de Folastries à Ianot parisien.** Recueil de poésies (1555). 1 vol.

**Les Amours folastres et récréatives du Filou et de Robinette.** Petit roman (1629). 1 vol.

**La Caribarye** (le Charivari) **des Artisans**, recueil de chansons (1649). 1 vol., avec Notes, par M. Percheron.

**Avantures de l'abbé de Choisy habillé en femme.** Quatre fragments inédits, à l'exception du dernier, précédés d'un Avant-propos, par M. P. L. 1 vol.

**Vie et actes triomphans de Catharine des Bas-Souhaiz** (1546). 1 vol.

### SOUS PRESSE LES OUVRAGES SUIVANTS :

**La Recreation et passe-temps des tristes.** Recueil d'épigrammes et de petits contes en vers. 1 vol.

**Recueil des chansons du Capitaine Savoyard** (1665). 1 vol.

**Le Nouveau Parnasse satyrique** (1684). 1 vol.

**La Nouvelle du Révérend père en Dieu et bon prélat**, etc. (1546). 1 vol.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1